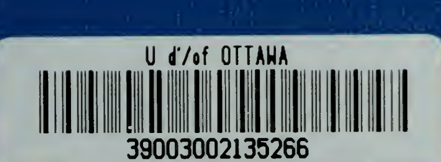

U d'/of OTTAWA
39003002135266



NOUVELLES GUÈPES

SOMMAIRE DU SIXIÈME VOLUME.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

NOUVELLES

GUÊPES

PAR

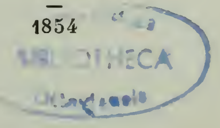
ALPHONSE KARR

VI



PARIS
BLANCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
78, rue Richelieu, 78
ANCIENNE MAISON HETZEL

1854



NOUVELLES

GUÊPES



Nous jugeons très-bien du ridicule d'une mode ancienne, parce que nous ne la voyons que dans des images, parce que la femme qui remplissait cette jupe est morte, parce que le visage qu'encadrait ce chapeau est fané, etc. — Mais une mode actuelle nous abuse facilement, parce qu'elle porte dans ses plis de quoi corrompre les juges. — Quand on parcourt un recueil de modes oubliées et que l'on rit de pitié en

les regardant, on se dit : « Comment a-t-on pu se fagoter ainsi? » — Puis on ajoute : « Aujourd'hui les modes sont bien plus raisonnables, — les femmes s'habillent beaucoup mieux, » etc.

Mais on ne pense pas que jamais, à aucune époque, une femme à sa toilette n'a songé qu'elle se fagotait; elle a toujours pensé qu'elle augmentait ses charmes par ses affublements, quels qu'ils fussent. — Vous riez d'une jupe ou d'un chapeau ridicules quand vous les voyez dans des recueils d'images; — il est facile aussi de rire de la cuirasse creuse et du casque vide d'un de ces brigands de héros auxquels les hommes, se rendant justice, témoignent tant de reconnaissance pour le mal qu'ils en ont reçu. Mais, si sous cette visière vous voyiez tout à coup briller les yeux du guerrier, si sous ce chapeau reparaissait un frais visage et des yeux de velours, si sous cette jupe se dessinaient des formes vivantes, votre bravoure et votre gaîeté s'effaceraient bien vite, et vous vous humilieriez devant ce sujet de vos audacieux quolibets.

Si une seule femme s'habillait ridiculement, elle pourrait être négligée; mais, comme toutes les femmes s'empressent de suivre une mode, quelle qu'elle soit, il faut bien les aimer comme elles sont; le charme de leur personne se répand sur les arti-

fices dont elles dénaturent leur beauté en croyant l'accroître ; et on confond le tout dans les sensations qu'on éprouve. Vous aimez les noix et les châtaignes : — certes, le brou qui entoure la noix, écorce qui tache les doigts et a, au goût, une insupportable amertume ; — certes, l'involucre couvert d'aiguillons qui fait ressembler la châtaigne à un petit hérisson vert, ne flattent beaucoup ni les yeux ni le goût ; mais en les ramassant sous l'arbre, vous ne pensez qu'au fruit que renferment ces apparences peu prévenantes, et vous sentez votre appétit s'éveiller à leur aspect. Si les noix et les châtaignes s'avisaient de paraître à nos yeux avec d'autres formes encore et sous des enveloppes plus désagréables, cela ne nous empêcherait pas, en les trouvant, de dire : « L'excellent fruit ! » et de les ramasser.

Certes, il faut un grand effort de bon sens pour apprécier équitablement la parure des femmes, et encore est-il prudent de procéder à ce jugement dans des moments choisis, — c'est-à-dire en regardant une femme vieille, laide et méchante, par exemple.

On fait jeter les hauts cris aux femmes en se permettant quelques observations sur la mode du moment. — J'ai cependant eu raison des gilets. Mais Dieu sait à quelles avanies publiques et particulières

j'ai dû me résigner ! Aussi est-ce après quelques hésitations que je m'expose aujourd'hui à de nouvelles malveillances, en risquant de nouvelles observations qui tombent, cette fois, sur les jupes et sur les volants. — J'ai regardé pendant une demi-heure une assez laide et hargneuse personne, pour me bien convaincre moi-même, — car, lorsque l'on a l'imprudence de faire ses observations sur une jupe un peu bien habitée, il suffit du mouvement ou de l'ondulation d'un pli pour troubler la tête du juge et entacher sa décision de partialité. — Profitons donc d'un moment de hardiesse facile pour dire la vérité.

Les vastes dimensions des jupes, quand cela ne va pas jusqu'à donner aux femmes la figure d'une sonnette, — quand elles forment des plis tombants et fluides, ne manquent pas d'une certaine noblesse gracieuse ; mais il faudrait que mesdames les couturières voulussent bien diminuer cette ampleur au-dessous de la taille, au lieu de froncer laborieusement une quantité d'étoffe excessive qui, devenue ainsi roide et compacte à l'œil, n'a plus l'air d'un vêtement ample, mais d'un fourreau qui accuserait des formes exagérées et hors de proportion avec la partie supérieure du corps. — De plus, le vêtement, au lieu de suivre les belles ondulations et les courbes

gracieuses du corps féminin, change complétement les formes et les dénature. — Si une femme de goût, en se déshabillant le soir, se trouvait faite en réalité comme elle a fait semblant de l'être toute la journée, j'aime à croire qu'on la trouverait le lendemain matin submergée et noyée dans ses larmes. La largeur des hanches est une forme naturelle à la femme, et, à ce titre surtout, et à quelques autres, d'un aspect fort agréable; mais pourquoi ajouter d'autres ampleurs assez mal placées, de l'invention des couturières ?

Outre cette forme factice, il est encore dans la forme actuelle des jupes un inconvénient plus grave à signaler : les rangées de volants. — Ces haillons ajoutés aux robes, par suite d'une mode inventée par des parvenus qui remplacent le *beau* par du *cher;* ces rangées de volants descendant depuis la ceinture jusqu'au bas de la jupe, doivent, à ce qu'il parait, pour être corrects, être bouffants et non froissés. — Or, il n'y a pas moyen de porter des volants depuis la ceinture jusqu'en bas, sans s'asseoir dessus. — Il n'y a pas moyen non plus de s'asseoir sur des morceaux d'étoffe flottants sans les friper ; de sorte que les femmes, dans le monde, passent une partie de la soirée à essayer sans succès de ne pas avoir des volants chiffonnés.

Ces efforts, vains et pénibles, amènent deux résultats :

Ils sont vains : par conséquent les femmes portent derrière elles deux ou trois rangs de chiffons froissés.

Ils sont pénibles : par conséquent toute femme assise qui se lève pour se rapprocher d'une amie, ou d'une table à thé, ou d'un piano, ou pour danser, commence par rajuster les trois rangs de volants sur lesquels elle était assise, — avec un geste qui rappelle celui d'un singe se grattant. Certes, cela n'est ni gracieux ni élégant; mais, de plus, il est difficile de rien imaginer de plus indécent que ce geste, qu'une femme renouvelle une vingtaine de fois par soirée. Sans compter que cette préoccupation perpétuelle et inflexible des trois volants sur lesquels on s'assied, et d'une exhibition correcte de leur croupe, ôte aux femmes beaucoup d'abandon et beaucoup de liberté d'esprit.

Il faut avant tout être jolie, gracieuse et décente, dût-on exhiber pour vingt francs de soie de moins autour de sa jupe.

Minerve, — la sage déesse, — le savait bien, elle qui avait inventé la flûte, et voyant tous les dieux ravis des sons qu'elle tirait de cet instrument, aperçut ses joues gonflées disgracieusement, et jeta sur

la terre sa flûte, qui fut ramassée par Dorus. Minerve restait femme précisément parce qu'elle était sage, et tout en l'emportant sur les autres déesses par l'intelligence, elle ne prétendait le céder à aucune sur le chapitre de la beauté,—ce qui la poussa à accepter la décision de Pâris, jugeant — sans volants.

O perspicace déesse! qui, naissant de la tête du maître des dieux pour représenter le bon sens sur la terre, — devina d'avance qu'elle serait traitée en ennemi public, et n'osa sortir du cerveau paternel que cuirassée et armée de toutes pièces.



Puisque nous parlons de modes, constatons que ce carcan appelé cravate, et que l'on commença à porter en France en 1656, tend tous les jours à disparaître; — c'est de toutes les institutions, sans contredit, celle qui aura eu en France la plus longue durée.

Les journaux, depuis quelque temps, trahissent, à cinq francs la ligne, une variété assez étrange de médecins; ce sont les médecins nomades dans les

Faits divers. Au milieu des accidents, crimes et nouvelles qui peuvent intéresser la curiosité du public, on glisse l'annonce que M. le docteur *** est de retour à Paris.

— Tiens, se dit le lecteur, il avait donc quitté Paris le docteur *** ! Tiens, il y a un docteur *** ! Et c'est donc un événement que le retour du docteur ***, que le journal l'annonce entre le prix du pain pour cette quinzaine et l'opinion du thermomètre de l'ingénieur Chevalier sur la chaleur ou le froid qu'il a fait la veille ; et ce n'est pas une annonce payée, car ce serait à la quatrième page.

Car le public sait maintenant que les annonces payées sont à la quatrième page.

Les malins savent aussi que les quelques opinions qui précèdent la signature du gérant responsable, sur divers pommades ou bonbons, sont des *réclames;* et sont également payées un peu plus cher, mais on ignore le *fait Paris.*

Or, puisque cette variété de docteurs existe, on se demande comment se pratique leur industrie. Comment un docteur si célèbre, que les journaux annoncent son retour et son existence à leurs abonnés, peut-il abandonner ainsi sa clientèle souffrante pour courir les départements ? Comment peut-il ainsi abandonner les clients des départements pour revenir à

Paris? Pendant son absence ce ne doit être, pendant six mois, à Paris, que plaintes amères, cris de douleur et d'angoisses, hurlements de désespoir. Pendant son absence les maladies doivent s'en donner à cœur joie sur les patients abandonnés sans défense.

Mais, un matin, le journal s'écrie : « Le docteur *** est de retour! » Aussitôt la pleurésie se cache, la phthisie prend la fuite et la fièvre tremble; les malades sont sauvés, et la mort, prenant sa faux à son cou, quitte Paris par le télégraphe électrique. Mais alors, qui empêche la fièvre, la pleurésie, la phthisie et la mort d'aller bien vite travailler ceux que le docteur vient de quitter dans les départements? En six mois, elles peuvent faire bien du dégât. Puis, quand le journal de la localité départementale annoncera que le docteur *** est arrivé, mort, phthisie, pleurésie, etc., reviendront à Paris.

Mais c'est là le fin de l'exploitation du savant docteur ***; s'il restait toujours à Paris, qu'arriverait-il? Que fièvre, pleurésie, phthisie, péripneumonie, typhus, etc., etc., disparaîtraient; que la mort verrait sa faux se rouiller inactive, et qu'elle même engraisserait dans l'oisiveté et prendrait du ventre, faute d'exercice... Très-bien! mais alors, plus de malades, et, plus de malades, partant plus

de clientèle, et l'escarcelle du docteur, au lieu de prendre du ventre, s'amaigrirait, s'aplatirait, et serait la seule malade. Le docteur *** lui doit des soins. Tandis que par le procédé nomade le docteur *** s'arrange pour avoir guéri toute sa clientèle le 1er avril ; il n'y a plus un malade dans Paris, il part. Que ferait-il à Paris? Il arrive dans les départements, il ne prend pas la mort en traître, on se doit des égards ; il annonce sa venue dans les journaux, il guérit toutes les maladies du 1er avril au 1er octobre ; le 1er octobre il n'y a plus de malades dans les départements ; mais la maladie a profité de son absence, comme les voleurs profitent de l'absence des gendarmes; elle lui a refait une nouvelle clientèle, qu'il va guérir de nouveau en six mois, que la maladie, n'essayant pas de lutter contre lui en sa présence, va employer à lui refaire une clientèle de province.

J'ai vu dans un journal une annonce de ce genre, placée de telle sorte que la malveillance pourrait expliquer autrement que je viens de le faire, les départs et les retours des médecins voyageurs qui vont remonter tous les six mois la santé de leurs malades, comme les horlogers remontent les pendules tous les quinze jours. Je pense que le journal n'y a pas mis de malice, et que c'est un hasard, dont

M. le docteur *** fera bien de surveiller les gâchis, qui a placé ainsi l'annonce du retour dudit docteur, après deux autres nouvelles :

« On nous écrit de Draguignan : M. ***, membre de l'académie de Draguignan, chevalier de la Légion d'honneur, est mort avant-hier dans un âge avancé. »

« M. le colonel D... vient de mourir à Villeneuve, au milieu de sa famille, où il s'était retiré depuis quelques années. »

« M. le docteur L... est de retour à Paris. »

Je n'ai pas besoin d'expliquer à M. le docteur L... l'abus que la malveillance peut faire, à son détriment, de l'annonce ainsi placée, car je m'obstine à supposer ces annonces indépendantes les unes des autres.

Ah! dira la malveillance, c'est comme quand on met sur les journaux : « L'inspection de tels départements est finie, le général *** est revenu à Paris. »

Ou : « L'expédition contre telle bourgade africaine étant terminée, et les razzias exécutées, le général *** est rentré à Alger. »

« M. *** et le colonel D... étant morts, le docteur L... est revenu à Paris. »

Il semble que le docteur L... était allé tuer M. *** de Draguignan, et le colonel D..., de Villeneuve, et

que, la mort faite, il n'avait plus qu'à revenir à Paris. C'est sans doute, une erreur, c'est même peut-être pas lui qui les soignait; je lui donne cet avis dans son intérêt.



C'est des bords de la mer que je vous envoie aujourd'hui mon petit escadron ailé.

Lorsqu'à Paris j'entrai chez le commissaire de police qui devait me donner un certificat contre lequel seul je pouvais recevoir mon passe-port, je lui présentai les deux témoins patentés exigibles, et il me regarda avec attention ; il s'agissait de dresser mon signalement. Je suivais la plume des yeux, et je le vis tracer ces mots : *front découvert.*

C'est peu bienveillant, pensai-je en moi-même. Pourquoi ne pas mettre « front large et haut? » cela donne une excellente opinion d'un homme de ma profession; tandis que « front découvert » semble indiquer que j'ai perdu mes cheveux et que je suis un peu chauve, ce qui est inexact. Cependant, je n'osai rien dire.

Il continua :

Menton rond,

Visage ovale,

Teint ordinaire,

Bouche moyenne.

Ceci est le signalement de tout le monde et pourrait tout aussi bien être imprimé d'avance.

Il continua :

Nez fort.

Je laissai échapper un cri de douleur.

— Qu'avez-vous, monsieur? me dit le commissaire.

— Rien, monsieur, si ce n'est que, si je ne craignais de vous déranger, je vous demanderais la permission de vous faire une observation.

— Faites, monsieur.

— Je crois, monsieur, qu'avec un peu d'obligeance, il serait facile de concilier l'exactitude des signalements et les susceptibilités des citoyens. Supposons que la justice ait quelque intérêt à mettre la main sur moi, et que les gendarmes soient chargés de m'appréhender au corps, croyez-vous qu'ils ne me connaîtraient pas aussi bien en lisant sur mon passe-port : «Nez grand,» ou «Nez proéminent,» qu'en y voyant ces mots : « Nez fort, » qui présentent à l'esprit une image tout à fait fâcheuse? Il serait à la fois plus clair et plus loyal d'indiquer en centimètres la longueur réelle du nez. Sans cela, votre désignation étant arbitraire, on a le droit de

trouver désobligeant que vous ne choisissiez pas le synonyme le plus effacé.

— Monsieur, dit le commissaire, j'écris ce que je vois, je juge d'après mes impressions; je trouve votre nez fort, et ma conscience est parfaitement tranquille sur mon appréciation.

Je regardai le commissaire, il n'avait qu'un tout petit nez retroussé, et je me confirmai dans l'idée de la désignation par centimètres. En effet, chaque commissaire ne pouvant juger que par comparaison, prendra toujours son propre nez pour type du nez normal, du nez bécarre, du souverain nez, ce qui amènera des erreurs notables jusqu'à ce qu'on ait adopté mon système.

— Tournez-vous en face du jour, me dit le magistrat. Très-bien.

Et il écrivit : « Yeux verts. »

Évidemment, mon observation l'avait mal disposé en ma faveur; jamais, sur les passe-ports, on n'a les yeux autrement que bruns, bleus, gris ou noirs, et j'avais toujours réussi à faire classer les miens dans les yeux bleus. Cependant, je ne dis encore rien, pour ne pas envenimer la situation. De coutume, à l'article « Signes particuliers, » on se contente de tracer une petite barre chevrotante. Mais le commissaire, mécontent sans doute de mon attitude, et

pensant devoir ne rien négliger pour rendre facile de me retrouver au besoin, dénonça « un petit signe à la joue droite. » Je n'osai pas le prier d'affirmer qu'il est au coin extérieur et un peu au-dessous de l'œil, précisément à la place où, du temps des mouches, on plaçait une de celles sur lesquelles les beautés d'alors comptaient le plus pour assurer leurs victoires ; à cette mouche, on avait donné le nom expressif de « assassin. »

Certes, cela n'aurait rien coûté, et aurait compensé l'imputation de « nez fort, » de mettre : « Signes particuliers : un assassin. »

Le commissaire me fit signer et me remit le papier. C'est seulement alors que je m'aperçus d'une grave erreur de taille : « un mètre soixante-quinze centimètres. » — Mais, monsieur, dis-je... (le reste de ma phrase ne fut entendu que de mes témoins patentés, le commissaire était déjà sorti), vous me faites tort de cinq bons centimètres. Je proteste ..



Un de mes compagnons de voiture maugréait contre la lenteur des chevaux; il me raconta ses voyages : — Monsieur, me dit-il, l'année dernière, j'ai voyagé sous la conduite de mon père, qui est

un grand voyageur ; en quinze jours, nous avons visité l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et l'Angleterre.

— Ah ! monsieur, vous étiez alors en Angleterre au moment de l'exposition ; qu'y avez-vous remarqué ?

— Vous comprenez, me répondit mon voisin, que, voyageant aussi rapidement, nous étions obligés de négliger un peu les détails. Ainsi, en Angleterre, nous avons peu flâné ; je n'ai vu que trois gâteaux, et je les ai mangés.



J'ai assisté à un débat entre deux avocats, qui, je dois le dire, semblerait démentir les craintes que j'ai souvent manisfestés sur l'affaiblissement et sur la mort prochaine de la politesse en France.

Il s'agissait d'un procès qui dure depuis plusieurs années, et qui tient deux familles dans une cruelle anxiété. Des deux familles, quand la question en litige sera décidée, l'une sera très-riche, et l'autre sera complétement ruinée. Après de longues remises, des délais interminables, l'affaire allait être appelée.

Maître trois étoiles s'approcha de maître quatre

étoiles, son confrère, et lui dit : Est-ce que vous êtes prêt à plaider ?

— Oui. Et vous ?

— Moi ! pas le moins du monde ; je n'ai pas encore lu les pièces.

— Diable !

— Voulez-vous m'accorder une remise ?

— Comment donc ! avec grand plaisir ; c'est un devoir entre confrères qui s'estiment comme vous et moi.

— Eh bien, à quinzaine.

— A quinzaine, soit... Ah ! mais... attendez un peu.

Et maître quatre étoiles feuillette et consulte son carnet...

— A quinzaine, je ne pourrai pas... je plaide en appel. Remettons à trois semaines.

— A trois semaines... impossible, j'ai un parricide à Bourges, je dois aller plaider les circonstances atténuantes. A un mois ?

— Non, je vais à la campagne, la noce d'un de mes cousins ; mais à six semaines, si vous voulez ?

— Eh bien, va pour six semaines.

On appelle l'affaire : maître trois étoiles demande une remise à six semaines ; maître quatre étoiles répond qu'il ne s'y oppose pas, et tous deux quit-

tent le tribunal, en se disant : Pourquoi tout le monde ne suit-il pas ces exemples de bonne confraternité?



Il est probable que les premiers hommes qui ont été pris pour chefs des nations ont été ceux qui ont délivré leurs compagnons de quelque horrible danger, tels que le sanglier d'Érymanthe, quelque hydre ou dragon enjolivé par les terreurs de l'imagination. Je sais qu'il est à ce sujet d'autres théories, et qu'on pourrait établir que les nations se sont souvent donné des maîtres en retour du mal qu'elles avaient reçu de ceux qu'elles élevaient au pouvoir; on pourrait m'objecter que j'ai moi-même écrit à ce sujet : « Aime bien qui est bien châtié ; » mais, pour le besoin de ma cause, j'adopte pour aujourd'hui la première version. Eh bien, la chasse, la grande chasse est réputée un plaisir royal, puisqu'on la désignait ainsi par excellence, et que, dans le procès-verbal de la pendaison de plus d'un braconnier, on pourrait lire : « Pour avoir chassé sur les plaisirs du roi. » La chasse devrait être l'image et le souvenir de ces premiers services que je suppose avoir été rendus aux hommes par leurs premiers chefs.

Ainsi, quand un roi s'avisait de chasser, il eût été, ce me semble, très-raisonnable que sa chasse eût pour but et pour résultat la destruction de quelques animaux nuisibles et dangereux.

Loin de là, l'animal qui est le sujet habituel et exclusif d'une chasse royale est le plus beau, le plus gracieux, le plus léger et le plus amoureux des habitants des forêts ; ce n'est qu'à la fin de la chasse que, exténué, haletant, le cerf essaye d'opposer aux chiens une résistance sans aucunes chances favorables pour lui ; car, si cette résistance dépasse la durée ordinaire, on le dépêche d'un coup de couteau ou d'un coup de fusil.

On ne laisse au cerf aucune égalité dans la lutte ; ce n'est pas un combat entre le chasseur et le cerf, puisque le chasseur ne l'attaque que lorsqu'il est accablé et près de sa fin et chargé de grappes de chiens ; ce n'est pas non plus un combat entre les chiens et l'hôte des forêts ; car il est attaqué successivement par des relais de chiens nouveaux et frais, à mesure qu'il fatigue les premiers. C'est une chasse sans utilité pour personne et sans danger pour le chasseur, qui me fait simplement l'effet d'un boucher prétentieux.

Je trouverais beaucoup plus royale, dans le sens favorable du mot, car il a d'autres sens, une chasse

aux loups, aux ours, aux renards, aux sangliers, etc., une chasse après laquelle une contrée serait délivrée d'animaux dangereux, une chasse qui serait un bienfait, et qui, en même temps, exigerait du chasseur du courage et du dévouement, et l'exposerait à quelques honorables dangers.

Je n'ai pas voulu parler de la chasse à tir, de celle qui est faite par des gens auxquels des gardes donnent successivement des fusils chargés d'avance; de celle qui a pour résultat des montagnes de lièvres, de perdrix, traqués et réunis sous les coups faciles des tueurs; je n'ai voulu traiter que la grande chasse, celle dont on a fait une science, celle dont on dit qu'elle est « l'image de la guerre. » D'abord, à quoi bon nous présenter l'image de la guerre? Est-ce donc une si belle et si heureuse chose, qu'il faille se consoler de son absence par la représentation?

Mais, en outre, il n'est pas exact de dire que la chasse du cerf est l'image de la guerre, à moins qu'on n'entende parler de la guerre telle qu'elle se pratique au Cirque-Olympique, guerre dont les péripéties sont convenues d'avance, et dont le résultat n'est jamais douteux.

Au lieu de lire dans le récit d'une chasse : « Le cerf s'est mis à l'eau à tel endroit, il a fait tête aux chiens à tel autre; M. ***, capitaine des chasses, lui a

tiré un coup de carabine, et on a fait la curée aux flambeaux, etc. ; tels beaux messieurs et telles belles dames suivaient en calèche, etc. ; » si, dis-je, on lisait : « Des loups ayant été signalés dans telle forêt, après une chasse fatigante et dangereuse, on en a détruit plusieurs, » j'affirme que cela serait à mon gré infiniment plus royal, toujours dans le sens favorable du mot, bien entendu.



On a eu récemment l'idée curieuse de faire un musée spécial des objets ayant appartenu aux divers souverains qui ont régné sur la France, à titres extrêmement divers, ou d'objets provenant d'eux et rappelant des souvenirs intimes. On trouve dans les mémoires d'un temps qui n'est pas très-éloigné de nous, qu'un peintre de beaucoup de talent s'étant permis, à l'égard d'un de nos rois, une familiarité intempestive, en reçut un rappel à l'ordre, dans un premier mouvement d'impatience, que l'on s'explique de la part d'un homme qui se trouvait distrait de hautes questions politiques à des intérêts du monde par un tour d'atelier. Ce rappel à l'ordre se composait d'un coup de pied appliqué fortement sur les basques de l'habit de l'artiste. Ce coup de pied sera-

t-il conservé et fera-t-il partie du musée familier en question? Certaines difficultés arrêteraient peut-être les collecteurs des souvenirs destinés à cette réunion d'objets précieux. — On ne peut empailler un coup de pied. — Mais la chose n'est pas cependant sans précédents, puisqu'il est avéré que, dans une église d'Italie, on conserve dans une fiole bouchée, scellée et cachetée, un des *han!* que faisait entendre saint Joseph en travaillant de son pénible métier de charpentier à Bethléem. Il n'est pas douteux que nos savants retrouveraient ce procédé de conservation.



J'ai eu pour voisin de campagne un homme qui, dernièrement, fut pris, au milieu de la nuit, d'une congestion cérébrale. Il n'a auprès de lui qu'une vieille servante, qui fut saisie de terreur, appela les voisins par la fenêtre, et tomba de son côté sans connaissance. Un ouvrier, appelé Normand, se leva, grimpa par une fenêtre dans la maison, ramassa les deux corps, rappela la vieille à la vie, alla chercher un autre voisin qu'il jugeait plus expérimenté que lui pour soigner le bonhomme, prit un cheval, courut à la ville et en ramena un médecin, par suite de

quoi le malade fut sauvé; puis l'ouvrier s'en alla à l'ouvrage comme de coutume.

Je dis à mon voisin :

— Sans Normand, vous étiez un homme mort; je pense que vous comptez le récompenser.

— Oui, certes, me dit-il, et j'ai l'intention de lui donner deux louis.

— Vous ferez bien.

Quelques jours après, rencontrant mon voisin, et ayant, d'autre part, quelques raisons de tenir sa générosité en suspicion, je lui dis :

— Eh bien, avez-vous vu Normand?

— Non... pas encore...; je ne l'ai pas rencontré; mais ça ne fait rien, il ne perdra pas pour attendre. Je n'ai qu'une parole. J'ai dit que je lui donnerais dix francs; c'est comme s'il les avait dans sa poche.

Il se passa encore quelque temps, et un matin je renouvelai ma question :

— Vous avez vu Normand?

— Normand?... Ah oui... Normand! Je lui engraisse un lapin, vous savez, de cette grosse espèce que j'ai; il m'en dira de bonnes nouvelles... Oh! je ne suis pas de ceux qui oublient un service.

— Eh bien! dis-je à mon homme quinze jours après, et votre fameux lapin?

— Mon lapin?. . Je l'ai mangé hier ; il était excellent.



M. *** se sentit un jour le cœur touché, non pas à la vue des beaux yeux, des pieds mignons et de la taille cambrée de mademoiselle trois étoiles, — attendu que ces avantages sont chez elle à un degré fort ordinaire, mais par ceci, surtout, qu'elle est fort à la mode, c'est-à-dire qu'il y a un assez grand nombre d'imbéciles connus qui se sont déjà ruinés pour elle. — Une chose cependant faillit éteindre une si belle flamme dès son début : un des anciens admirateurs de ladite demoiselle montra à M. *** une lettre qu'il avait autrefois reçue d'elle en réponse à la lettre par laquelle il lui avait fait part de ses sentiments; dans cette épître, mademoiselle trois étoiles acceptait l'offre du cœur et les accessoires, mais elle ajoutait : « *J'espaire* au moins que vous n'êtes pas *jalloux*, car je n'aimerai jamais un *Horosmane*. »

— C'est une phrase, ajouta l'indiscret, que mademoiselle trois étoiles a prise je ne sais où, mais qui lui a paru touchante et agréable, car je l'ai retrouvée cinq ou six fois dans des lettres adressées à des

hommes de mes amis dans des circonstances identiques.

— C'est fâcheux, dit M. ***, qu'une aussi charmante personne, qu'une femme si à la mode manque ainsi d'éducation.

Il hésita vingt-quatre heures, fit néanmoins sa déclaration, et reçut, dès le lendemain, une lettre gracieusement encourageante, mais dans laquelle il retrouva la malheureuse phrase : « Je n'aimerai jamais un Horosmane. »

M. *** fronça le sourcil; mais le bonheur était tiré, il fallait bien le boire. — D'ailleurs, il oublia bientôt, du moins pendant quelque temps, le petit défaut du diamant qu'il venait d'acquérir. — Il dépensa beaucoup d'argent pour mademoiselle trois étoiles, et se crut très-amoureux en la voyant très-regardée par les autres. Cependant, un jour où ils avaient passé une journée à la campagne, vers la fin du jour, à l'heure des tendres épanchements, la trouvant plus charmante que jamais, il lui tint à peu près ce langage :

— Vous êtes, ma chère, la plus ravissante femme que j'aie jamais connue; je suis plus amoureux de vous cent fois que le premier jour où je vous ai vue et désirée; chaque jour je découvre en vous des grâces nouvelles. Cependant il y a une tache à

mon soleil Comment se fait-il qu'une fille aussi intelligente que vous ne sache pas l'orthographe?

— Est-ce que je ne sais pas l'orthographe? dit mademoiselle trois étoiles.

— Hélas! non.

— Je n'y ai jamais fait attention.

— Tenez, par exemple, la première lettre que j'ai reçue de vous contenait une faute tellement choquante, qu'un moment j'ai senti vaciller et près de s'éteindre ma flamme naissante, et ne faillis pas donner suite à mes tendres intentions à votre égard.

— Vraiment, mon bon! et quelle était donc cette terrible faute?

— Vous aviez écrit *Horosmane*... avec une *H*.

— Comment est-ce que ça s'écrit?

— Mais... sans *h* : — O — r — o — s — m — a — n — e.

— Vous m'étonnez... Comment, vous avez failli, pour si peu de chose...

— C'est la vérité... Aussi vous devriez bien vraiment prendre quelques leçons... alors cette imperfection, la seule qui soit en vous, disparaîtrait.

— Nous verrons cela.

M. *** revint une fois ou deux sur le même sujet;

mais mademoiselle trois étoiles refusa définitivement pour deux raisons, dont la seconde toucha M. *** jusqu'à l'attendrissement. La première raison, c'est que cela ennuyerait la belle; la seconde, c'est que, puisque M. *** l'aimait comme cela, elle se trouvait parfaitement bien et ne se changerait à aucun prix. Et ils continuèrent à filer des jours d'or et de soie. M. *** se croyait adoré et s'habituait un peu trop peut-être à son bonheur; il commençait à montrer beaucoup moins l'objet de sa flamme, et à vivre assez renfermé avec elle.

L'autre jour, après dîner, il était à demi-couché dans un fauteuil, lisant un journal et fumant un cigare; de temps en temps, ses paupières appesanties retombaient sur ses yeux. Une paisible somnolence s'emparait de lui pendant quelques instants, puis il écarquillait les yeux, aspirait une bouffée de tabac, lisait une phrase de son journal. Dans un de ces intervalles, il vit mademoiselle trois étoiles assise devant son secrétaire et écrivant.

— Que faites-vous, ma chère? demanda-t-il.

— Vous le voyez, mon bon, j'écris.

— Et à qui écrivez-vous, ma charmante?

— Oh!... à ma marchande de modes.

— Très-bien!

Et M. *** referma les yeux et dormit quelques in-

stants; il ne tarda pas à être réveillé par la voix de mademoiselle trois étoiles.

— Dites donc, mon bon?

— Que voulez-vous, mon ange?

— Comment, diable! est-ce donc que vous m'avez dit qu'il fallait écrire Orosmane?

M. *** se réveilla tout à fait, fit un saut sur son fauteuil. Il avait compris à quoi on répondait et ce qu'on répondait. Mais comme c'est un homme froid, et que surtout il se pique de l'être, il se remit bientôt et lui dicta, lettre par lettre, le mot Orosmane. Puis il prit son chapeau et sa canne, sortit sans rien dire, et ne rentra plus dans la maison.

Je ne sais pourquoi certains journaux veulent expliquer, par toutes sortes de raisonnements saugrenus, l'absence de masques et de personnes travesties dans les rues et sur les boulevards pendant les jours gras. Les uns veulent y voir une calamité publique, les autres essayent d'y chercher une autre cause. Personne ne donne la véritable. Pendant les jours gras, une trentaine de bals publics sont ouverts aux personnes déguisées et leur offrent des plaisirs plus vifs et plus à l'abri de l'intempérie du

temps qu'une insipide promenade sur les boulevards. Un journal dit : « Il n'y avait pas de masques (le fait est que j'ai compté cette année cinq pierrots, le dimanche gras, de la Madeleine à la Bastille), parce que le peuple français devient sérieux. » Il ne lui manquerait plus que cela ! Le peuple français est un peuple gai et léger, auquel les essais de choses sérieuses réussissent fort mal. Heureusement que le même journal dira, vingt lignes plus bas : « Tout Paris était allé sur les boulevards pour voir passer les masques. »

Tout Paris (supposons trois cent mille personnes) faisait-il un acte bien plus sérieux en allant regarder les masques que ne l'auraient fait les masques qui se seraient montrés sur la chaussée? Il n'y a donc dans la population parisienne de devenus sérieux que les absents d'un endroit où est tout Paris. Décidément, c'était mal présenté par ledit journal.

Il est parfaitement vrai qu'il n'y a plus de masques par les rues depuis plusieurs années, pour la raison que je donnais tout à l'heure. Mais ce qui est étrange, ce qui est le comble de la badauderie, c'est de regarder la population de la ville de Paris s'opiniâtrer à aller voir passer des masques quand il ne passe pas de masques. Je suis curieux de savoir combien de temps durera cette plaisanterie, qui res-

semble à celle que ferait cette même population si elle s'obstinait à aller voir tous les ans si les druides vont cueillir le gui dans les bois sacrés.

Il n'y a pas de masques, et les Parisiens se pressent, se coudoient pour voir les masques. Il y a des gens qui donnent de l'argent pour monter sur des chaises et sur des bancs, afin de voir par-dessus la tête des autres... quoi?... Rien.



Il est question, dit-on, de rétablir, du moins en partie, les pensions accordées à diverses personnes par la Liste civile du feu roi Louis-Philippe.

Cela me remet en mémoire qu'au commencement du règne de Louis-Philippe il fut pris une mesure analogue. Un des pensionnaires imagina ce moyen ingénieux, selon lui, de rappeler les bienfaits qu'il avait reçus de Charles X, sans cependant courir le risque de choquer le nouveau gouvernement en témoignant trop vivement sa reconnaissance pour ceux dont il avait pris la place.

Il « suppliait Sa Majesté de vouloir bien lui continuer la pension qu'il devait aux bontés de l'infâme Charles X. »



S'il faut respecter le bonheur des autres, il faut également traiter le sien avec délicatesse.

Nous nous promenons dans la campagne, nous voici au bord d'une rivière derrière laquelle s'élève une colline verte. Une pente douce conduit à une petite maison cachée sous de grands rosiers dans lesquels on a dû découper les fenêtres. Les rayons obliques du soleil couchant colorent splendidement la petite maison.

Quel délicieux séjour! nous écrions-nous; quel bonheur de vivre dans cette petite maison et de n'en sortir jamais! Alors nous traversons la rivière, s'il n'y a pas de bateau nous nous jetons à la nage, puis nous gravissons péniblement la colline. Nous arrivons haletants, nous entrons dans la maison. Là, nous nous mettons à la fenêtre : comme tout est changé! le soleil, en face de nous, nous aveugle douloureusement. En abritant nos yeux avec la main, nous voyons la route monotone sur laquelle nous étions tout à l'heure. Il y passe des charrettes chargées de fumier. Puis, de l'autre côté de la route, des maisons pauvres, tristes, sales, et des cabarets peints d'une affreuse nuance de rouge. Nous ne voyons

plus la colline verte, la maison épanouie, les rosiers en fleurs peints par le soleil couchant.

Pour que les choses qui nous paraissent belles et riantes ne changent pas d'aspect, il faut ne pas pénétrer, ne pas entrer au milieu d'elles ; il faut rester en face, et le plus souvent les voir d'un peu loin.

Les bonheurs durables sont ceux entre lesquels et nous il y a beaucoup de chemin à faire, ceux qui reculent à mesure que nous avançons.

. . . . . Le bonheur, c'est la boule
Que cet enfant poursuit tout le temps qu'elle roule,
Et que, dès qu'elle arrête, il repousse du pied.

J'aime encore assez les violettes, quoique je leur aie reproché, il y longtemps déjà, de se mêler de beaucoup de choses qui ne les regardent pas, et de ne pas manquer une occasion de sortir hypocritement de la prétendue modestie qu'on leur attribue. Je les ai complétement démasquées dans le *Voyage autour de mon jardin*. Aussi, n'en dirai-je rien aujourd'hui sous ce rapport.

Voici de quoi il s'agit : Je suis assez découragé de l'observation, surtout auprès des femmes. Les

verres les plus grossissants vous trompent encore à chaque instant. Quand vous avez bien observé, quand vous avez bien rassemblé toutes les circonstances, colligé les gestes, creusé chaque parole, interpellé chaque regard, commenté jusqu'au silence, vous dites : » Voilà ce que cela veut dire. » Eh bien! regardez un peu plus longtemps et un peu plus soigneusement, et vous serez forcé d'ajouter : « A moins que ce ne soit précisément le contraire. »



Je me rappelle un exemple de la vanité de l'observation. Un homme de ma connaissance envoie un jour un bouquet de violettes roses à une femme dont il était amoureux. Vous ne connaissez peut-être pas les violettes roses? Il va le soir chez elle; on le fait entrer dans le salon, il voit son bouquet soigneusement placé dans un magnifique cornet de porcelaine de Chine, avec les plus insignes honneurs qu'on puisse rendre à un bouquet.

Notre homme se réjouit du grand accueil fait à son petit présent; il se voit encouragé; il est gai, spirituel, aimable pour tout le monde. Très-bien. Pendant que l'on danse dans le salon, il se promène dans le reste de l'appartement. Du petit salon où

sont les tables de jeu il pénètre dans la chambre à coucher de la maîtresse de la maison. A la lueur d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond, il voit sur une table, auprès du lit, un autre bouquet de violettes.

Il est évident que celui-ci est encore mieux accueilli que le sien. Cette place intime, mystérieuse, dit certes que l'on n'a été que polie pour les violettes roses.

Il rentre dans le salon, il observe, il veut savoir qui a donné le second bouquet. Un homme, un ami de la maison, parle bas à plusieurs reprises; plus de doutes, c'est lui. Il danse avec la belle, et, dans un moment de repos, il dit : « Je suis sûr que c'est *** qui vous a donné le bouquet qui est dans votre chambre. » Elle rougit, ne répond pas d'abord. Puis, après quelques hésitations, elle dit : « Et quand ce serait lui? » C'est une de ces réponses à l'usage des femmes qui ne veulent pas répondre, dont le catalogue assez curieux commence par : Parce que....

Il se désespère. Le résultat de ses nouvelles observations n'est pas douteux : sa flamme est méprisée, son bouquet sacrifié, etc...

Eh bien, il se trompe encore une fois; il prend l'attitude ingénieuse de tout amoureux qui craint de

se voir préférer un rival ; à savoir : un air boudeur, renfrogné, désagréable et stupide, ce qui triple les avantages de l'adversaire au lieu de les contrebalancer. Lorsqu'il s'en va, il va saluer sa cruelle beauté dans l'embrasure d'une fenêtre. Alors elle tire de son sein trois des violettes roses, et les lui donne.

Il n'avait pas deviné que madame avait à tromper pour lui un époux et un ancien amour qui, à force d'assiduité et d'exigences, avait fini par être seulement quelque chose comme un second mari, et conséquemment avait trouvé vacante une place que l'on destinait à mon ami.

Notez que je ne sais pas la suite de l'histoire, de sorte qu'il n'est pas certain que ce soit encore là la vérité.



Une caricature de Charlet, je crois, représente un sergent avec cet air de gravité sévère particulier aux vieux soldats en parlant de passe-poils et d'ornements, pour lesquels ils ont une coquetterie tout à fait féminine. Ce sergent dit à une recrue : « L'immobilité est le plus beau mouvement de l'exercice. » — Je dirai avec autant de raison que ce sergent, dussé-je faire sourire comme lui — que ce qu'il y

a de plus important dans la conversation, c'est peut-être le silence. — En effet, savoir se taire à propos équivaut à l'attention de ne pas jeter un pot de fleur par la fenêtre dans une rue fréquentée; mais ce que je veux signaler surtout, c'est la rareté des gens qui savent écouter. Je sais telle personne que j'ai vue tous les jours pendant douze ans, et qui, grâce à une charmante vivacité d'esprit, ne m'a jamais laissé terminer une phrase. Les personnes de ce caractère croient qu'elles devinent aux premiers mots ce que vous voulez dire; alors, sans attendre plus longtemps, elles vous coupent la parole et répondent avec ardeur et véhémence à ce que vous n'avez ni dit, ni voulu dire, ni pensé.

Il serait bon de se mettre dans l'esprit la vérité que voici:

Supposez que vous puissiez renfermer et condenser dans une seule phrase tout l'esprit de Voltaire et celui de Montesquieu et de Diderot, l'éloquence de Rousseau, la netteté concise de la Rochefoucauld, la sagacité franche et la profonde sagesse de Rabelais, la raison de Molière, etc., etc., etc.

Eh bien, soyez sûr que cette phrase, même ainsi faite, ne fera jamais, à celui que vous interromprez pour la placer, autant de plaisir que vous lui en auriez fait en vous abstenant de l'interrompre. Un

autre, pendant que vous lui parlez, se préoccupe du soin de vous faire une réponse très-spirituelle; il se livre, au bruit vague de votre voix, à des méditations à ce sujet; il est rêveur, son œil semble chercher au dedans de lui-même des aperçus neufs et délicats; une toute petite partie de son attention est consacrée à vous suivre, et sa réponse se ressentira de sa préoccupation; elle sera ingénieuse, spirituelle, mais incohérente.

Je ne parle pas de ceux qui, incapables d'une attention soutenue, vous regardent d'un air assoupi et hébété, en souriant de temps en temps à contretemps et hors de propos.

Ce n'était pas un compliment sans portée que celui qu'on faisait en disant d'un homme : « Il a un grand talent pour le silence. »



Lorsque j'ai vu les femmes s'affubler de gilets de piqué blanc, y ajouter successivement nos cols de chemise empesés, des cravates noires, puis la montre dans la poche du gilet; en un mot chercher à imiter les hommes dans leur costume, j'ai jeté une grande clameur, et j'ai prédit aux femmes que les hommes ne tarderaient pas à usurper à leur tour leurs brillants

colifichets. J'ai eu raison des gilets; ce que les femmes appellent gilets aujourd'hui est tout simplement une forme particulière de corsage et ne rappelle en rien les gilets des hommes. Mais les temps prédits sont arrivés, les hommes veulent devenir à leur tour le beau sexe, ou du moins le sexe paré, et ils accrochent, sous divers prétextes, en divers endroits de leur personne, tout ce qu'autrefois ils donnaient aux femmes; ils mettent des pierreries à leurs gilets en guise de boutons, et d'autres pierreries à leurs manchettes. Ils étalent sur leurs poitrines des chemises ornés de plis capricieux et maniérés, avec des *entre-deux*, c'est comme cela que ça s'appelle, je crois, en dentelles et en broderie; ils séparent leurs cheveux sur le sommet de la tête par une raie correcte et régulière et se coiffent virginalement en bandeaux; ils ont des mouchoirs brodés qu'ils portent à la main, et sont tout ruisselants de chaînes et tout étincelants de diamants. Cette leçon profitera-t-elle aux femmes, et, une autre fois, voudront-elles me croire lorsque je leur donnerai des avis salutaires?...

En général, on est peu d'accord sur la beauté ; le plus grand nombre la fait consister dans certaines proportions et dans une régularité convenues ; d'autres reconnaissent seulement la beauté à l'influence qu'elle exerce et à l'impression qu'ils en reçoivent. Je crois que ceux-ci ont raison. Entre la beauté qui se prouve et la beauté qui s'éprouve, le choix ne saurait être ni bien long, ni bien douteux.

Vous ne persuaderez jamais aux femmes, par exemple, qu'on peut avoir la taille trop mince, les yeux trop grands, la bouche ou les pieds trop petits ; si elles pouvaient se modifier elles-mêmes, elles marcheraient sur des moignons, elles ne pourraient se nourrir qu'au moyen d'un chalumeau, et leurs yeux se rejoindraient derrière leur tête ; quelques-unes feraient l'œil gauche si grand, qu'il ne resterait pas de place sur leur visage pour y mettre un œil droit.

On appelle de beaux yeux tous les yeux, pourvu qu'ils soient grands, quelles que soient leur couleur, leur forme, leur expression.

Les yeux évidemment sont du visage humain la partie la plus noble et la plus importante ; les autres

traits sont matériellement formés de chair; les yeux sont composés de corps, d'âme et d'esprit, ou plutôt les yeux sont la fenêtre où l'âme et l'esprit viennent se montrer.

Or, jusqu'à ce qu'on me fasse croire qu'il n'est pas plus agréable de voir un charmant et spirituel visage à une lucarne qu'un visage platement insignifiant, refrogné et ridiculement affublé à travers les larges glaces d'une boutique, je n'admettrai pas que des yeux soient beaux par cela seul qu'ils sont grands; autant dire que le plus beau livre est le plus gros, sans s'inquiéter de ce qui est dedans.



Comment s'étonner de voir les hommes n'être d'accord ni en philosophie, ni en littérature, ni en morale, ni sur les questions d'art et de politique, quand on songe à la diversion infinie des formes de la pensée? Comment trouver un signe, un drapeau, qui puisse réunir tous les esprits? Prenez la croix, par exemple, qui paraît être une forme simple; eh bien, le blason admet et reconnaît une trentaine de sortes de croix : la croix engrelée, — la croix pattée, — la croix alesée, — la croix potencée, — la croix ancrée, — la croix vuidée, — la croix cléchée, — la

croix pommetée, — la croix béquée, — la croix membrée, — la croix grilletée, — la croix gringolée, — la croix guivrée, — la croix cablée, — la croix écotée, — la croix fleurdelisée, — la croix recroisetée, — la croix cramponnée, la croix bretessée, — la croix recercelée, la croix enhendée, — la croix échiquetée, — la croix fourchetée, — la croix tréflée, — la croix frettée, — la croix losangée, — la croix angoulée, — la croix perronée, — la croix fichée, — la croix résorcelée, etc., etc.



La lutte est engagée. Les hommes veulent décidément, à leur tour, devenir le beau sexe. Ils ont maintenant les habits brodés et les chapeaux à plumes ; et les bonnetiers, depuis que la culotte est devenue officielle, ne suffisent pas aux commandes de mollets qui leur sont faites.

Les femmes s'aperçoivent enfin de leur imprudence, et nous ne sommes plus au temps où elles s'efforçaient d'imiter la simplicité du costume masculin, où elles empruntaient nos gilets de piqué, nos cols unis et nos cravates noires. On voit à l'étalage de tous les marchands de *nouveautés* des étoffes d'une richesse à laquelle trop souvent on sa-

crifie le bon goût. Quelques-unes des robes d'or que l'on exhibe ont, en effet, plutôt l'air d'être destinées à des danseuses de corde et à des écuyères du Cirque qu'à des femmes du monde. De cette façon, les femmes qui n'ont pas de beauté portent dans les salons au moins de la magnificence. Elles se rattrapent même sur l'étendue : un joli visage n'occupe qu'un espace restreint ; une belle robe doit avoir six fois en hauteur l'étendue du visage. Mais, si vous calculez sur l'étoffe de la robe étendue, le visage ne devient qu'un point dans l'espace.

Ce n'est pas cependant que l'on néglige d'orner le visage ; je dirai même que l'on va un peu loin, et que jamais, peut-être, les femmes ne se sont peintes avec autant de hardiesse qu'aujourd'hui. Il en est beaucoup qui sont à la fois — *peintre, original et portrait.* — Il faut une palette complète à la toilette d'une femme : on peint les sourcils et les cils, on allonge les yeux avec une ligne noire, on les cerne légèrement — les yeux cernés sont à la mode — avec du cobalt. Une innovation est la poudre d'or et d'argent dans les cheveux.

Le visage, ainsi peint, est comme vêtu ; et l'on pourrait dire à une femme : « Madame, déshabillez un peu votre figure, que l'on voie si vous êtes jolie. » Tout le monde met du rouge, et, pour mon-

trer de la honte, de la pudeur et de la confusion, il faudrait qu'une femme devînt violette.

Si le visage est masqué et vêtu, on rattrape au-dessous l'espace que l'usage permet de montrer; non-seulement on se décollète beaucoup, mais encore on attire l'attention par des mouches placées habilement fort au-dessous du visage. Cette mode est peu décente et d'assez mauvais goût. C'est pour avoir l'air d'en être honteuses que les femmes ont soin de rougir .. au pinceau.

Les femmes se trompent bien lorsqu'elles croient s'embellir par l'immodestie; elles augmentent singulièrement leurs charmes en les cachant aux yeux: l'imagination est riche, généreuse, et leur rend libéralement au centuple tout ce qu'elles dérobent aux regards. C'est autant au bénéfice de l'amour qu'à celui de la pudeur qu'ont été inventés et les vêtements et peut-être la pudeur elle-même. Plutarque parle d'un temple élevé à *Vénus voilée.* On ne saurait, dit-il, entourer cette déesse de trop de mystères, d'ombres et d'obscurité!



Les femmes continuent à se peindre outrageusement. On a vu dernièrement une mesure de l'auto-

rité, qui prescrit, pour les travaux du gouvernement, l'emploi du blanc de zinc, en remplacement du blanc de céruse, qui, dit-on, est une substance fort malsaine, tant dans la préparation que dans l'emploi ; à plus forte raison comme cosmétique. Eh bien, il serait bon, puisque les femmes sont décidées à se peindre si énergiquement, qu'on leur ordonnât, sous les peines les plus sévères, de renoncer à se badigeonner avec du blanc de céruse, et qu'elles lui substituassent l'inoffensif blanc de zinc. Cueillez donc un baiser sur le front ou sur les joues d'une femme peinte au blanc de céruse ! Vous respirez, vous mangez du blanc de céruse, et vous êtes pris d'atroces coliques. Cela peut jeter les hommes galants dans de grandes perplexités et d'étranges hésitations, et donner de la retenue et de la modestie aux plus aventureux et aux plus entreprenants ; on y regarde à deux fois avant de dérober des faveurs vénéneuses. Les femmes peintes au blanc de céruse sont un peu comme ces propriétés riantes et ombreuses, sur les murs desquelles le propriétaire a écrit : « Ici, il y a des piéges à loups. »



Je n'aime pas beaucoup que l'on dérange les morts. Rousseau, dans son île des Peupliers; Napoléon, sur son rocher à Sainte-Hélène, avaient des retraites plus tranquilles et plus poétiques surtout que celles qu'une piété exaltée leur a faites: l'admiration et la sympathie allaient les y visiter, et ils ne couraient pas risque que le fanatisme et la haine aveugle vinssent leur chicaner cette dernière demeure.

Un bruit a couru que l'on pensait à enlever du Panthéon les restes de Voltaire et de Rousseau. Espérons, non pour ces grandes ombres, mais pour ceux qui leur feraient cet outrage, que ce n'est qu'un de ces mille bruits plus ou moins saugrenus dont s'amuse la crédulité publique. Toujours est-il que M. Sainte-Beuve, ce malheureux iconoclaste, a voulu participer à cette mauvaise action; et, de même que les princes se font une gloire de poser la première pierre d'un monument utile, il a tenu à honneur de donner le premier coup de pioche à la tombe de deux grands hommes. Ce débitant de miel empoisonné a publié d'un ton doucereux des

injures d'une charmante opportunité contre Rousseau.

O Rousseau! je le veux bien, que l'on te reporte à l'île des Peupliers; là seulement t'iront visiter les admirateurs de ton génie et les amis de tes malheurs; là, dans cet asile que tu aimais, on te laissera peut-être un repos qu'après une vie si agitée tu devais espérer au moins dans la mort. Ces arbres qui grandissaient sur ta tombe et s'élevaient vers le ciel sont pour toi un mausolée plus digne et plus beau que ce Panthéon que les passions humaines ont déjà tant rapetissé.



Ce n'est que sous la voûte du ciel, loin des villes, que peut reposer en paix l'homme volontairement pauvre, qui fut un modèle de fierté et de désintéressement, un homme qui avait pris pour devise : « Consacrer ma vie à la vérité. — *Vitam impendere vero.* » — C'est désobligeant, c'est peu poli; il faut abandonner la place à M. Sainte-Beuve; — tu le gênes!





Je me rends volontiers cet hommage à moi-même, que j'ai un extrême soin de ne pas parler de ce que je ne sais pas. Entre les choses, hélas ! trop nombreuses sur lesquelles, en conséquence, je m'impose le silence, il faut compter la plupart des questions de finance. Je remarquerai seulement, au point de vue purement philosophique, que c'est un singulier symptôme que la faveur qui accueille toutes les entreprises, quelques-unes ayant une utilité réelle d'ailleurs, qui ont pour but de tout mobiliser et de tout monnayer, c'est-à-dire de faire en sorte que l'on paraisse avoir la monnaie de sa terre, de sa maison, de son lit, et échanger le tout contre des jetons de jeu.

On parle d'un projet bizarre qui serait la conséquence extrême de cette tendance. Il s'agirait de rendre monnayable l'homme lui-même, d'apprécier la valeur intrinsèque et personnelle de chacun, et de diviser cette valeur en coupons négociables, de telle façon que vous pourriez demander la monnaie de vous-même, donner hypothèque sur vous-même, et passer au rang d'espèce, d'espèce ayant cours.

Ce projet, qui probablement n'est pas sérieux,

aurait l'inconvénient grave de recrépir nécessairement la loi sauvagè et menaçant ruine de la contrainte par corps. Dès l'instant que vous passez espèce, valeur, monnaie, il faut que celui qui vous recevrait en payement puisse vous serrer dans sa bourse ou dans son portefeuille, comme toute autre valeur. Cette bourse ne peut plus être un réseau de soie et d'or, ou un portefeuille de cuir de Russie ou de maroquin. — Pour serrer cette monnaie qui marche, qui court, qui grimpe, qui creuse, qui lime, qui brise, il faut un portefeuille en bonnes pierres de taille, une bourse en bonne barres de fer, quelque chose comme la prison de la rue de Clichy.

Or la contrainte par corps est une chose jugée : si elle s'exerce contre le débiteur malheureux, elle est atroce; si elle s'applique au débiteur de mauvaise foi, elle est insuffisante.

Ainsi, ce projet fût-il sérieux, il lui manquerait toujours l'autorité des noms honorables qui sont à la tête des affaires auxquelles je faisais allusion tout à l'heure.



Il y a cinquante ans, une femme se fait annoncer chez un magistrat. Il est fort occupé ; mais elle insiste. Le magistrat repousse les papiers qui encombrent son bureau, et ordonne de l'introduire. Il repasse dans son esprit les diverses causes qu'il a à juger, et il cherche à deviner à laquelle se rapporte cette visite. On entre : c'est une jeune et belle personne, qui s'excuse de son importunité avec des paroles douces et distinguées et un organe mélodieux ; puis elle parle des occupations, des devoirs sérieux, terribles même, de la magistrature.

Pendant ce temps, le magistrat s'adresse à lui-même les discours les plus austères : « Non, se dit-il, je ne ferai aucune concession à la beauté, ni à ses charmes si doux et si décevants. Je saurai tenir mon âme fermée à ses accents qui veulent s'y introduire. Non, je ne perdrai pas de vue la sainteté de mon ministère, la rigueur de mes devoirs ; non, rien ne me fera dévier de la ligne étroite du vrai et du juste ! »

La visiteuse, cependant, fait défiler successivement ses mines les plus victorieuses ; elle joue du regard comme elle joue de la voix. Elle demande

au magistrat s'il est allé au dernier bal de l'Hôtel de Ville, s'il a entendu mademoiselle Cruvelli, etc.

En toute autre circonstance, il se fâcherait; mais cette voix est si douce, il craint tant de lui entendre demander des choses contraires à ses devoirs, des choses auxquelles il faudra répondre avec cette voix sèche qui refuse, il la laisse parler, mais il continue à s'adresser à lui-même les admonitions les plus correctes.

« Non, dit-il, je n'oublierai pas que je suis le tuteur de la société et l'organe de la loi. L'histoire a cité comme un crime insolent le fer de Brennus mis dans une balance; laisserai-je un sourire de femme faire fléchir la balance de la justice de tout son poids? L'histoire de Cambyse qui fit couvrir de la peau d'un juge injuste le siége sur lequel devait s'asseoir son successeur, n'a jamais été citée comme une cruauté, mais seulement comme une justice sévère. L'injustice de la part d'un juge est le plus grand crime qu'il soit donné à l'homme de commettre.

La visiteuse avance sur les chenets le plus étroit, le plus cambré des pieds, et elle dit au magistrat :

— Je pourrais me recommander de M***, qui est votre ami, et qui veut bien être le mien, et de M***, et de M***.

Et le juge se dit : « Cependant, évitons l'excès. Ce n'est pas à dire, parce que cette femme est belle, et parce qu'elle a la voix douce, et parce qu'elle a le pied mignon, que le bon droit ne soit pas de son côté. Il ne faut pas non plus que l'austérité m'aveugle ; la justice n'est pas seulement pour les femmes laides ; j'ai vu des yeux hideux qui étaient de grands coquins. Enfin, madame, en quoi puis-je vous être agréable ?

— Voici, monsieur, en deux mots : je suis invitée à un grand bal pour après-demain ; j'ai imaginé le plus ravissant costume qu'on ait vu de l'hiver, quelque chose d'original sans affectation, du nouveau sans excentricité, quelque chose qu'on ne pourra que difficilement imiter.

C'est sur une robe blanche, une garniture complète de plumes de perroquet. J'ai mis à contribution tous ceux de mes amis qui ont de ces oiseaux ; j'ai fait plumer tous ceux des marchands ; mais chaque oiseau n'a que quelques-unes des plumes qu'il me faut. Je sais que vous avez un ara magnifique. Je vous en prie, monsieur, ne me refusez pas trois de ses plumes, sans lesquelles ma garniture sera incomplète, sans lesquelles tant de peines seront perdues, sans lesquelles je n'irai pas à ce bal, sans lesquelles je mourrai de chagrin...

— Oh ! madame, s'écrie le magistrat en l'interrompant, que ne le disiez-vous tout de suite? j'étais dans des transes !

Jean, dit-il au domestique, qui vint au bruit de la sonnette, suivez madame, et portez chez elle le perroquet. Elle le renverra si elle veut.



Quand je lis de beaux vers, ou de belles pages de prose, je m'efforce de me représenter, par la pensée, et le visage et le cœur de l'écrivain, et c'est une des joies de ma vie ; il est peu d'hommes de génie et de talent de ce temps-ci auquel je n'aie pressé la main. Mais c'est une triste déception que celle qu'on éprouve à apprendre quelque vilaine action, quelque lâcheté d'un homme avec lequel on s'est mis en communication de pensées et de sensations, à découvrir qu'on ne peut aimer et estimer ce qu'on admire ; aussi faut-il se défier de l'envie et ne croire ces choses qu'à bon escient. Cependant, il est aujourd'hui même des exemples incontestables de ce désappointement qu'on éprouve à voir qu'un beau talent ne vient pas toujours d'un beau caractère ; il faut en prendre son parti, et lire les ouvrages sans penser à l'auteur. Ces gens-là ne sont pas des poë-

tes, ce sont des ouvriers plus ou moins habiles ; on admire les riches tissus de soie et de velours, sans songer au ver hideux qui en a filé la matière.



Comment se fait-il que ce poëte, qui a obtenu des succès autrefois, soit tout à coup devenu incapable de faire deux vers qui aient le sens commun?

Il y avait une fois un Grec qui avait quatre cordes à sa lyre. Il ravissait ses auditeurs et enlevait leurs âmes au ciel. Une des cordes vint à se rompre ; le musicien songea à la remplacer. « Eh quoi! dit-il, j'ai produit tant d'effets sur les Grecs avec d'ignobles et fétides cordes de boyaux de bêtes, que sera-ce donc lorsque mes doigts feront résonner des cordes d'un métal précieux, des cordes d'argent par exemple ; que dis-je? des cordes d'argent, mettons une corde d'or pur à la place de celle qui s'est brisée. »

Dans la première fête qui eut lieu, le musicien s'avança fièrement au milieu de l'amphithéâtre. Il se fit un grand silence, et le cœur des assistants se mit dans leurs oreilles, comme on se met aux fenêtres. Mais sous les doigts toujours agiles de Tyrtée, la corde d'or, d'abord muette, plus vivement

sollicitée, finit par vibrer et par rendre des sons rauques plus voisins du chaudron que de la lyre. Et le peuple s'en alla en se bouchant les oreilles.



Il ne suffit pas de donner aux poëtes, il faut prêter à la poésie.



Il est une pensée qui s'agite dans les esprits chaque fois qu'un incident quelconque fait parler de mariage ; c'est l'idée du divorce. Il est évident que la « *séparation,* » qui remplace le divorce, est absurde et immorale. Un homme qui reste solidaire de l'honneur et des actes d'une femme sur laquelle il n'a plus aucune autorité ; un homme qui est obligé de lui laisser son nom qu'elle peut troquer où elle veut, n'est pas dans une situation tolérable. La femme condamnée pour toute sa vie au célibat et à l'abandon, ou bien au désordre et à la honte, n'est pas non plus une personne très-heureuse.

On a permis aux gens enchaînés d'allonger leur chaîne et de se tenir à une certaine distance l'un de l'autre; mais on ne peut allonger une chaîne

sans en augmenter le nombre des anneaux et son poids total.

Il y a cependant une considération à noter : il n'est presque personne, entre les gens qui vivent dans cet état de séparation, qui n'ait pris quelque engagement pour le cas où le divorce viendrait à être rétabli ; cet engagement, pris fréquemment avec d'autant plus de facilité qu'on pensait en le prenant n'avoir jamais la possibilité de le remplir, devient inquiétant lorsqu'on aperçoit quelque chance de voir la question revenir sur le tapis.

Ce n'est pas pour garder leur premier mari que beaucoup de femmes se montreront opposées au divorce, c'est dans la crainte d'avoir à en épouser un second auquel elles préfèrent déjà un troisième. Quelques hommes peut-être se trouvent dans le même cas.



Entre les formes variées sous lesquelles le luxe se manifeste aujourd'hui, il faut compter le luxe des cheveux pour les femmes.

On a souvent parlé de l'influence, de la puissance de la mode ; on n'en a pas assez dit. Voyez les portraits qui nous restent du temps de Louis XV. La

mode voulait alors qu'on eût le nez retroussé. Eh bien, les femmes trouvaient le moyen d'avoir le nez retroussé. Aujourd'hui, on a imaginé une coiffure qui exige deux mètres de cheveux. Tout le monde a deux mètres de cheveux. Cette coiffure, appelée, je crois « à la Cérès, » et qui consiste à se faire une couronne de ses cheveux nattés au-dessus du front, a de la noblesse ; on la retrouve dans beaucoup d'anciens tableaux de l'école italienne du musée du Louvre : c'est là, sans doute, que l'aura prise madame Lef.-D., qui est artiste, et qui l'a constamment portée depuis dix ans, avant que ce ne fût la mode.

Non-seulement cette coiffure exige des cheveux longs, et surtout abondants, mais encore il faut les laisser pousser à ce point de vue. Ce n'est pas sans étonnement que l'on voit des femmes qui avaient à peine, la semaine dernière, assez de cheveux pour la plus humble coiffure, en avoir suffisamment aujourd'hui pour cette coiffure luxuriante. Aussi, je tiens d'un coiffeur célèbre que certaines femmes, une fois lancées, voulant réunir sur leur seule tête toutes les diverses magnificences que se permettent séparément les maîtresses de quelques proverbiales crinières, et pensant que les cheveux sont comme le galon, que l'on n'en saurait trop prendre quand on

en prend, portent à la fois jusqu'à sept petites perruques, c'est-à-dire sept pièces de cheveux postiches.

Ainsi, aujourd'hui, si vous rencontrez dans un salon une femme dont la coiffure simple et modeste vous paraisse relativement un peu indigente, soyez sûr que c'est une femme qui a une très-grande abondance de très-beaux cheveux, et qu'elle en a, sans aucun doute, beaucoup plus que celles qui en montrent tant. En effet, une femme qui a une très-belle chevelure peut seule refuser de la déshonorer en y mêlant de faux cheveux et des nattes de contrebande.

Il en est de même pour un autre mensonge : en ce temps-ci, beaucoup de gens se sont octroyé libéralement à eux-mêmes des titres magnifiques; les cartes du premier jour de l'an nous ont révélé cette année une foule de gentilshommes de notre connaissance, qui, pendant vingt ans, avaient modestement voilé leur écusson. Je ne savais pas, pour mon compte, connaître autant de marquises et de vicomtesses. Eh bien, quand on annonce un homme comme baron, il y a gros à parier que c'est un vrai baron; les gens qui se donnent des titres à eux-mêmes ne daignant pas prendre celui-là.

Ainsi des cheveux : les femmes qui en montrent le moins sont celles qui en ont le plus.

A propos de cheveux, — non, je me trompe, je veux dire à propos de vicomtes, — en tout cas, à propos de postiches, le feu roi Louis-Philippe, fort pressé par un de ses soi-disant fidèles serviteurs de donner à son fils un titre sans lequel il ne pouvait prétendre à un riche mariage, opposait au solliciteur tout ce qu'on peut dire contre ces parchemins de complaisance; mais comme l'autre insistait : « Mon cher monsieur, dit le roi, je vous ai dit que je ne pouvais ni ne voulais donner à votre fils le titre que vous me demandez pour lui; mais, entre nous, je ne vois pas bien ce qui l'empêcherait de le prendre. »



Une belle invention, c'est la modestie. Je parle de celle qu'on impose aux autres.

Cette invention est due à des gens qui, sûrs de ne commettre jamais ni une bonne ni une belle action, ni un bon ouvrage, voudraient cacher ce que les autres peuvent faire de bien; de même que quelques femmes qui avaient de gros vilains pieds ont imaginé, il y a quelques années, les robes trop longues qui cachaient à la fois et leurs susdits gros vilains pieds et les pieds étroits et cambrés des au-

tres femmes. Les envieux égoïstes s'efforcent d'étouffer et de cacher le bien fait par autrui ; mais ils se sont dit : « Nous n'en viendrons jamais à bout si ces gens-là ne nous aident pas ; il faut leur persuader qu'il vaut mieux ne pas donner de pain à un pauvre que de laisser voir qu'on lui en donne. Il faut leur faire croire que celui qui regarde un homme se noyer est infiniment au-dessus de celui qui risque sa vie pour le sauver, mais qui ne réussit pas à cacher son action comme on cache un crime. Bien plus, s'il s'avise d'en parler, il faut dire que non-seulement il a gâté son action, mais qu'il est couvert de ridicule ; il faut établir que, de toutes les belles actions, la plus belle est sans contredit de cacher son mérite. Or, ceci établi, personne ne cachera aussi complétement ses bonnes actions que celui qui n'en fait pas ; de même que la cheminée qui le plus sûrement ne fume pas est celle où on ne fait pas de feu. Il résultera que les susdits envieux égoïstes prendront naturellement rang au-dessus des autres. Notez que ces honnêtes gens partagent l'infirmité commune de l'humanité ; ils ne sont pas non plus exempts de vanité, — seulement, ils sont fiers d'avoir des bottes vernies ou des gants jaunes, d'avoir des cheveux frisés ou séparés au milieu du front par une raie correcte, ou d'ajouter à

leur nom un petit *de* clandestin, et qu'ils ne pardonnent ni à un poëte ni à un soldat d'être fier d'un beau livre ou d'un trait de courage.

Je me rappelle, au sujet de la modestie, ce passage d'une oraison funèbre :

« ...Et, messieurs, si vous ne voyez pas ici une foule de pauvres, dont sans doute le défunt prenait soin, c'est que, conformément au précepte, sa main gauche ignorait ce que faisait sa main droite, et qu'il leur cachait ses bienfaits probables. »

Sérieusement, puisqu'il faut que l'homme ait des jouissances de vanité, à ce point qu'on s'en fait une même de ne rien faire de bien; puisque c'est une excitation donnée à l'homme pour lui faire exécuter un certain nombre de corvées utiles, j'aime mieux la vanité qui porte un homme à partager son bien avec les pauvres, et à leur distribuer des soupes, que celle qui consiste à mettre son chapeau sur l'oreille pour avoir l'air formidable. — J'aime mieux la vanité qui jette un homme dans les flammes pour en retirer un autre homme que celle qui se contente de tenir adroitement un lorgnon entre l'œil et le nez.



Presque toutes les actrices, aujourd'hui, sont mariées ou ont envie de se marier. Au point de vue des plaisirs du public, cette manie a divers inconvénients. Les unes ne pensent qu'à tendre des gluaux aux épouseurs et oublient que le public les paye non pour les vertus qu'elles cultivent chez elles, mais pour les agréments qu'elles montrent au théâtre. Quelques-unes sont enlevées à leur profession au point le plus éclatant de leur beauté et de leur talent ; d'autres restent au théâtre, mais, dès lors, les qualités austères de l'épouse et de la mère de famille viennent obscurcir les plaisirs des spectateurs. — Une louable économie préside aux costumes et aux parures. — On craint d'alarmer la légitime jalousie d'un époux aimé en mettant trop de feu dans les scènes d'amour jouées avec un autre, etc., etc. — En un mot, l'actrice qui se marie divorce avec le public.



Décidément, le luxe des vêtements est à la mode, et l'habit noir succombe. Un des rares habits noirs obstinés qui se voyaient encore aux fêtes officielles était celui de S. A. I. le prince Napoléon Bonaparte. En effet, un neveu de l'empereur ne pouvait avoir

qu'un frac noir ou un uniforme. Ce frac noir vient d'être remplacé par l'uniforme de général de division. Cela met en déroute les quelques opiniâtres qui s'abritaient derrière celui-là. — L'habit brodé triomphe sur toute la ligne. Les fêtes y gagnent, dit-on, beaucoup en éclat. Je le crois facilement; mais cela amène des difficultés dans certains ménages. Les habits noirs faisaient singulièrement ressortir la parure des femmes, en jouant le rôle d'ombres du tableau de leurs magnificences. — Comme naturellement elles veulent conserver la distance, elles doivent faire faire à leurs toilettes le même chemin qu'il y a du frac noir à l'habit brodé.

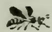
Mais, d'autre part, les maris, dont les habits coûtent fort cher, aimeraient mieux diminuer le budget de leurs femmes que de l'augmenter.

Cette situation rappelle celle d'une pièce de M. Clairville, auteur du *Thermomètre des Amours*, des *Abeilles et des Violettes*, etc., etc. Dans cette pièce, cyniquement égrillarde, et d'un ton très-médiocre, il y a cependant une scène que je puis rappeler ici. — C'est celle de la jeune femme ayant cassé une tasse ; le mari casse la pendule ; la femme brise la glace, etc., etc.

— Ah ! vous mettez du velours, mon cher époux ; je vais mettre des robes lamées d'or. — Eh bien,

moi, ma chère femme, je vais mettre du galon et de la broderie. — Très-bien! tyran, je vais me poudrer avec de l'or, et si vous dites un mot, ce sera avec de la poussière de diamants.

Une des inventions amenées par cette lutte de magnificence est celle-ci, qui, du reste, est de fort mauvais goût : vous prenez un cachemire de cinq mille francs, vous y enfoncez résolûment les ciseaux, vous découpez les palmes et vous les faites recoudre sur un vêtement de cachemire blanc.



Beaucoup de femmes ne s'aperçoivent pas d'une chose, c'est qu'au milieu des splendides toilettes, une riche et noble simplicité a toujours beaucoup de succès. — Supposez un salon où toutes les femmes auraient la tête chargée et constellée de pierreries; qu'une seule arrive avec ses cheveux sans ornements, — je suppose de beaux cheveux, — eh bien, le triomphe sera pour la dernière venue. — Et comme dit le poëte arabe :

Signe orgueilleux de grandeur souveraine,
Rouge turban plissé sur la tête des rois,
Non, tu n'as pas l'éclat de ces tresses d'ébène
Qui couronnent son front, et que nattent mes doigts.

C'est un grand avantage pour une femme que d'être *autre*.

Une robe unie, noire ou blanche, fera toujours beaucoup plus d'effet dans un salon où toutes les autres sont splendidement ornées; cela sert de cadre, et l'on s'aperçoit assez mélancoliquement parfois qu'on s'est couverte, à grands frais, de somptuosités qui relèvent la beauté d'une rivale; en un mot, qu'on a mis une robe qui va bien... aux autres.



J'ai souvent parlé de certains abus du commerce; j'ai décrit les variétés de ces vols, et on en trouverait le recueil complet dans un volume des *Guêpes*, vers 1840, que j'ai consacré entièrement à ces détails, — en demandant avec opiniâtreté que le marchand qui vole le consommateur soit puni comme le consommateur qui vole le marchand, ce que je ne suis pas encore près d'obtenir. — Mais je me suis déjà bien trouvé de l'obstination sur deux ou trois points, et nous y reviendrons. — On me signale un point que nous allons constater ici. Un ami inconnu, qui a bien voulu suivre la guerre sans merci que j'ai déclarée à ces abus, m'envoie des échantillons de papier que certains détaillants font fabriquer

exprès, sous prétexte d'envelopper la marchandise ; mais en réalité pour trouver un moyen nouveau de ne pas donner le poids convenu à l'acheteur et payé par lui. Mon correspondant, qui n'observe pas superficiellement, a numéroté ses spécimens de papiers.

Ainsi le spécimen 1—B contient du grès en si grande quantité, qu'on le voit briller à la surface. Vous comprenez que quand vous enveloppez n'importe quoi avec du papier, et que, par une industrie ingénieuse, ce papier est en réalité un morceau de pavé, vous pouvez faire une notable économie sur la quantité de marchandises à livrer à l'acheteur.

Le modèle 2—C a la consistance du carton.

Le sac 3—D est un sac formé de papier moins épais ; mais, sous prétexte de le coller, on se rattrape en le doublant sur la moitié de son étendue.

Le modèle 4—A pèse sec 15 grammes; mais humide, et on n'est pas assez bête pour ne pas le tenir à la cave, son poids monte à 18 grammes, lesquels forment juste le septième du poids de la marchandise vendue, attendu qu'il enveloppait 125 grammes de fromage acheté par mon correspondant. Ces procédés, pratiqués sur une certaine échelle, ajoutent aux bénéfices avoués un sou sur sept, c'est-à-dire 1,000 francs sur 7,000 francs. — Sans parler

des tromperies accessoires sur la qualité de la marchandise, et les mélanges plus ou moins dangereux. — Non, certes, je ne cesserai pas cette guerre, faite au bénéfice des gens les plus nécessiteux, qui sont naturellement les victimes sans défense des détaillants de mauvaise foi.



Lorsque dernièrement j'expliquai l'emploi que, grâce aux congés, fait un chanteur des quelques années de son fragile talent, j'ai oublié un détail qu'il importe d'ajouter pour la fidélité du tableau :

J'ai représenté le chanteur arrivant à travers beaucoup d'obstacles à être connu ; puis allant, à la faveur de sa réputation, user, friper, érailler, casser sa voix dans les départements et à l'étranger ; puis, enfin, imposant au public pendant cinq ou six ans les restes de cette voix exténuée ; mais j'avais oublié d'expliquer qu'il emploie ces six années à empêcher d'arriver les jeunes chanteurs qui débutent, comme on l'a empêché lui-même pendant plusieurs années d'arriver lors de ses débuts. Aussi, quelques-uns de ces chanteurs ne peuvent aborder les bons rôles de leur emploi que lorsqu'ils ont perdu la première fraîcheur, et, pour ainsi dire, la

fleur de leur voix. Refaisons le compte du chanteur : dix ans de voix. Deux ans de talent sans occasion de le montrer, et conséquemment, sans réputation ; trois ans de talent reconnu, cinq ans de réputation avec une voix détruite, pendant lesquels cinq ans il obstrue le théâtre avec férocité, et garde les rôles qu'il ne chante plus, pour que d'autres ne les chantent pas.



A l'usage des personnes qui se font quelques scrupules de se livrer aux joies du carnaval, je rappellerai ici quelques souvenirs du « bon vieux temps, » où l'on trouvera que nos aïeux, s'ils n'aimaient pas plus le plaisir que nous, au moins s'y livraient plus franchement, et pensaient plutôt à remercier Dieu des quelques joies qu'il nous permet dans la vie qu'à lui demander pardon d'en profiter.

Il est des gens moins austères que chagrins, qui voudraient faire prendre un air refrogné, de la morgue et de la mauvaise humeur pour de la sagesse. La sagesse, en réalité, est la santé de l'es pri et du cœur ; elle doit rendre heureux et gai.



Il n'est pas hors de propos de rappeler quelles étaient les réjouissances de nos sages aïeux, et de montrer combien les fêtes de nos jours, tout excentriques et violentes qu'elles nous paraissent, ont cependant gagné en décence et en raison. Ce qui ressemblait le plus à notre carnaval, c'était « la fête des fous. »

La fête des fous avait lieu principalement depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie, et je vous réponds que cette quinzaine était remplie de terribles « esbats. »

On élisait dans les églises cathédrales un évêque ou archevêque, on l'ornait de la crosse, de la mitre et de la croix ; il officiait pontificalement et donnait l'absolution au peuple ; des prêtres et des clercs masqués, ou le visage ridiculement barbouillé, quelques-uns en habits de femmes, entraient dans le chœur en dansant, et ils chantaient des chansons obscènes ; des diacres et des sous-diacres mangeaient des boudins et des saucisses sur l'autel ; ils y jouaient aux cartes et aux dés ; ils mettaient dans les encensoirs des morceaux de cuir qui exhalaient, en brûlant, une odeur infecte. Il est impossible de dire

dans un livre, dont nous savons aussi bien que qui que ce soit ménager tous les lecteurs possibles, les désordres qui se passaient dans l'église après la nuit.

Dans certaines églises on faisait entrer un âne revêtu d'une chape. — Il y a, à Paris, dans la Bibliothèque impériale, un manuscrit où l'on trouve l'hymne qui se chantait en latin lorsque l'âne entrait dans l'église, et qui commence ainsi :

Orientis partibus,
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus
Sarcinis aptissimus, etc.

Cette fête avait lieu à Aix, en Provence, et à Antibes, le jour des Innocents et le jour de la Fête-Dieu, et l'on trouve, dans un écrit de l'année 1642, la relation des traits de folie et de superstition qui s'y commettaient.

A Évreux, c'était le premier jour de mai que le chapitre de cette ville avait coutume de se rendre à un bois appelé « le bois l'Évêque, » et on y coupait des branches des premiers arbres, parés de leurs premières feuilles, pour en orner les images des saints dans les chapelles de la cathédrale.

Au moment où le chapitre sortait de l'église, armé de serpes, on commençait à sonner les clo-

ches avec tant d'ardeur, que souvent on les fêlait et on démolissait une partie du clocher. L'évêque voulut une fois empêcher ce désordre, et ordonna de modérer la sonnerie; mais les clercs du chœur chassèrent les sonneurs qui voulaient obéir, sonnèrent eux-mêmes à outrance et sans merci. L'évêque leur envoya deux chanoines pour faire cesser ce tintamarre; mais les clercs saisirent les chanoines, les attachèrent avec des cordes pardessous les bras, et les suspendirent en dehors du clocher.



Il est toujours de quelque intérêt de voir les changements que le temps apporte aux mœurs et aux usages. Cette année, le carême a été un temps très-austère, ce qui, dans un pays où il n'y a plus de religion de l'État, où tous les cultes sont également protégés par la loi, produit le plus bizarre résultat d'obliger les juifs, les mahométans et deux ou trois sectes chrétiennes à faire pénitence avec les catholiques. Aux détails que je viens de donner sur la part que l'Église prenait autrefois à des joies qu'elle

ne permet plus aujourd'hui, même aux autres, j'ajouterai ceux-ci :

Les clercs jetaient du son aux yeux des passants ; ils obligeaient ceux qu'ils rencontraient à danser avec eux, ou leur imposaient quelque action ridicule, telle que de sauter par-dessus un bâton, etc. On ne tarda pas à se masquer. On appelait cette fête la fête des Saouls-Diacres, *saturorum diaconorum.* Rentrés à l'église, le clercs chassaient de leurs stalles les chanoines, qui allaient jouer aux quilles pendant l'office.

Les cathédrales n'étaient pas les seules églises où l'on célébrât la fête des Fous ; cette ridicule cérémonie s'était introduite dans les monastères de religieux et de religieuses avec cette différence, que, dans les églises qui relevaient immédiatement du saint-siége, on élisait, non un évêque, mais un pape des fous, *papam fatuorum.*

Il y avait à Dijon la société de la *Mère-Folle,* qui s'était arrogé le droit de rendre des jugements que ne pouvaient ou n'osaient casser les parlements. On en trouve un exemple dans un arrêt du 6 février 1579, qui confirme un pareil jugement.

S'il arrivait dans la ville quelque événement grave, larcins, meurtres, mariages bizarres, séduction ; des membres de la société de la Mère-Folle s'habil-

laient et se masquaient à la ressemblance des auteurs de ces actes, et se promenaient dans la ville sur un char, en les imitant par leur pose et par leur pantomime.

On croirait à peine ces extravagances, si on ne les trouvait relatées, tantôt blâmées, tantôt louées ou défendues, dans des écrits contemporains. Des synodes et des conciles, une lettre que l'Université de Paris écrivait en 1444 aux prélats de France, etc. ; des titres sans nombre, ne permettent pas de douter des désordres dont nous n'avons dû rapporter ici qu'un petit nombre.

Il est curieux de voir comment de tels abus étaient défendus par un écrivain attaché à la faculté de théologie de Paris :

« Nos prédécesseurs, dit-il, qui étaient de grands personnages, ont permis cette fête, et faisons ce qu'ils ont fait. Nous ne faisons pas toutes ces choses sérieusement, mais par jeu seulement et pour nous divertir, selon l'ancienne coutume, afin que la folie, qui nous est si naturelle et qui semble née avec nous, s'emporte et s'écoule par là du moins une fois chaque année. Les tonneaux de vin crèveraient si on ne leur ouvrait quelquefois la bonde ou le fausset pour leur donner de l'air. Or, nous sommes de vieux vaisseaux et des tonneaux mal reliés que

le vin de la sagesse ferait rompre si nous le laissions bouillir ainsi par une dévotion continuelle au service divin ; il lui faut donner quelque air et quelque relâchement. C'est pour cela que nous donnons quelques jours aux jeux et aux bouffonneries, afin de retourner avec plus de joie et de ferveur à l'étude et aux exercices de la religion. »



C'est une étrange chose que la modestie que l'on impose aux écrivains ! Je vais être très-blâmé pour « avoir parlé de moi-même » lorsque j'aurai averti ceux d'entre les lecteurs de ce livre qui veulent bien prendre quelque plaisir à causer avec moi, les amis inconnus sous les yeux desquels tomberont ces lignes, que l'on a publié depuis peu de temps divers volumes de moi.

Les *Femmes*, 1 volume, chez Michel Lévy ;

Agathe et Cécile, 2 volumes, chez Michel Lévy ;

Lettres écrites de mon jardin, chez Michel Lévy.

La *Collection des Guêpes, histoire philosophique de dix années*, 4 gros volumes, chez Lecou et Blanchard.

Une Poignée de Vérités, chez Eugène Didier.

Et plusieurs autres.

Je n'aurais encouru aucun blâme ni aucun reproche d'immodestie si j'avais envoyé à quelques journaux où j'ai, je crois, des amis, une note emphatique où j'aurais fait parler le journal lui-même :

« Nous ne saurions trop recommander..... » ou : « Un événement est sans contredit, etc. ; ou : « Un beau livre vient de paraître... » ou : « A la finesse de Sterne, à la puissance comique de Molière, à l'esprit de Voltaire, à l'observation de la Bruyère, à la désespérante philosophie de la Rochefoucauld, l'auteur a su allier la verve de Diderot, l'éloquence de Jean-Jacques, la naïveté de Montaigne, l'audace de Rabelais, etc., en prenant à chacun de ces écrivains ses éminentes qualités et en laissant de côté leurs défauts. »

On n'y perd rien et on a l'air d'un homme modeste « qui ne parle pas de lui-même. »

Le public ne se fatigue pas d'entendre les autres parler de vous lorsqu'ils vous calomnient, mais il s'en ennuie aussitôt que vous voulez vous défendre.

Ma foi, puisque j'y suis, autant m'en régaler encore un peu. On n'a les oreilles coupées qu'une fois, comme le disait un voleur espagnol.

Dans je ne sais quelle province, on coupait alors les oreilles aux voleurs, et les exécutions se faisaient le mardi, jour de marché. Un jour, on amène au

bourreau un voleur à essoriller : il prend son instrument, écarte les cheveux du patient, mais ne trouve pas d'oreilles ; le drôle avait déjà payé de ses oreilles un vol précédent. Le bourreau, pensant qu'on ne lui payerait-pas une opération impossible, fit entendre un juron et dit : « Ah çà! coquin, te moques-tu de moi? — Corbleu! répondit le voleur, suis-je donc obligé de fournir une paire d'oreilles tous les mardis? »



Ce que c'est que l'étude des grands modèles! Pour beaucoup de gens, ça les conduit à ne rien regarder que dans un miroir et à ne jamais envisager les objets eux-mêmes. Les poëtes du siècle de Louis XIV n'avaient jamais vu le printemps et les roses que dans les livres grecs et latins, c'est pourquoi ils appellent le mois de mai le mois des roses. C'est sans doute à une étude trop assidue des anciens qu'il faut attribuer les distractions d'un journal, copié par presque tous les autres, qui, racontant l'évasion et la fureur d'un taureau dans une *rue* de Paris, prétend que ce taureau labourait la *terre* avec ses cornes. La manie des centons mène

loin, beaucoup de gens ont sur chaque sujet des phrases toutes faites : quand un mot se présente, on tire le tiroir où sont serrées les phrases applicables à ce mot. Exemple, le lion, ouvrez le tiroir : frappe ses flancs de sa queue. Le taureau, ouvrez le tiroir : laboure la terre de ses cornes, etc. Puis on replie proprement ses phrases, et on les remet dans le tiroir jusqu'à la prochaine occasion.



Il me prend une grande pitié des pauvres devins, sorciers et nécromanciens, contre lesquels le ministère public a souvent déployé de remarquables rigueurs. — Je me hâte de dire ici que je ne me charge pas toujours d'expliquer certaines austérités, je ne me permets pas d'exprimer ici le moindre blâme. — Je cause un moment, et voilà tout.

Il y a eu le même jour trois condamnations que voici : Danjou a été condamné pour pain vendu en surtaxe et pour défaut de pesage ; — le premier délit lui coûte 11 francs, et le second, 2 francs.

Antoine Boyer, qui a vendu du vin falsifié, payera 6 francs d'amende.

Foisol, saltimbanque, convaincu d'avoir tiré les

cartes et prédit l'avenir, n'en sera pas quitte à moins de 15 francs.

Danjou a vendu du pain trop cher et à faux poids; Boyer, a vendu du vin falsifié, du vin qui n'était pas du vin, c'est-à-dire qu'il a vendu l'eau de la Seine colorée avec des baies de sureau et d'hièble. Danjou a obligé peut-être toute une famille pauvre à se rogner les portions d'un pain qui n'est peut-être pas quotidien. — Pour Boyer, *perfidus caupo*, on venait chez lui chercher pour quelques sous une bouteille de force et de courage, un litre d'oubli et de gaieté. On a bu la boisson hypocrite. — On n'a trouvé dans ses fallacieuses bouteilles ni force, ni courage, ni gaieté, ni oubli.

Je suis sûr d'avance que la marchandise de Foisol a été plus loyalement livrée. — Que demandait-on au tireur de cartes, au nécromancien en plein air? — Mon ami, lui disait-on, je m'ennuie du présent, j'y suis triste, pauvre, ridicule, abandonné. Ne pourrais-tu me vendre des rêves, des espérances, des illusions? Trompe-moi, mon ami, fais-moi croire que je deviendrai riche, puissant, heureux, adulé. Il y a des gens qui prétendent qu'il suffit de croire à de hautes destinées pour y arriver, et les exemples, au besoin, ne manqueraient pas.

Et Foisol, à coup sûr, ne mélangeait à ses pra-

tiques les prédictions heureuses d'aucun malheur; il ne les chicanait pas sur la mesure ni sur le poids des espérances qu'il leur faisait donner par l'as de trèfle et le valet de cœur, — argent et amour. Si, par hasard, il apparaissait dans votre jeu la dame de carreau, cette méchante femme, ou le neuf de pique, cette grande tristesse, il ne se faisait aucun scrupule d'obliger avec un peu d'adresse l'as de carreau à paraître un peu plus tôt qu'il n'y songeait, et à vous annoncer une lettre favorable qui déjouerait les intrigues de la rousse Rachel.



Si vous partiez de chez le boulanger, en supputant combien exigus seraient les morceaux de pain à distribuer à vos petits qui vous attendaient sur le pallier du dernier étage de l'escalier, comme les oiseaux sur le bord d'un nid au haut d'un arbre; — si vous sortiez de chez le marchand de vin la bouche mauvaise, le cœur affadi, l'esprit plus triste que lorsque vous y étiez entré, vous aviez, en quittant la baraque de Foisol, un sourire de confiance qui restait encore empreint sur vos traits jusqu'au coin de la rue; vous portiez légèrement le présent en songeant à l'avenir qui se levait à l'horizon, paré,

comme le soleil du matin, des fraîches couleurs de la rose et du lilas. — Que d'heureux mensonges, d'espérances, de rêves, Foisol vous avait donnés pour votre argent! — Il vous avait fait bonne mesure. Si j'avais aujourd'hui quelque chance d'être écouté favorablement des sévères organes de la justice, je leur dirais : Ayez un peu d'indulgence pour ces marchands d'espérances ; faites semblant de ne pas voir leur piètre industrie ; si vous saviez tout ce qu'ils promettent et tout ce qu'ils font croire pour deux sous! Ces promesses, direz-vous, ne se réaliseront pas; ces croyances seront trompées. — Ah! monsieur, faut-il retrancher de la vie tout ce qui fait des promesses menteuses? L'amour vous a-t-il, par hasard, donné tout ce qu'il vous avait promis? Avez-vous fait vos comptes avec l'amitié? — Cette rigidité même que vous apportez dans l'exercice de vos respectables et utiles fonctions, êtes-vous bien sûr qu'elle vous rapportera ce que vous en avez le droit d'attendre? Rien n'arrive dans la vie ni comme on le craint, ni comme on l'espère... — D'ailleurs, combien de personnages illustres que vous ne pourriez blâmer, pas plus que je ne l'oserais moi-même, ont demandé à ces douteux prophètes de caligineuses révélations! — L'empereur Napoléon Ier était, disent les mémoires du temps, assez superstitieux;

et il est sinon vrai, du moins de notoriété publique, qu'il consultait mademoiselle Lenormand, cette sibylle de la rue de Tournon. Sa gloire n'a pas souffert de ce bruit plus ou moins fondé.

Ah ! monsieur, regardez autour de vous, dans les affaires, dans l'industrie : Foisol est encore un de ceux qui nous trompent le moins.



J'ai mis quatre ans, autrefois, à faire admettre en principe que « un pain de quatre livres doit peser quatre livres ; que tout pain qui pèse moins de quatre livres cesse, par cela même, d'être un pain de quatre livres, et que l'acheteur ne doit payer que ce qu'il reçoit. » Dieu sait ce que j'ai noirci de papier pour arriver à ce résultat. Je crois avoir quelque peu contribué, par une guerre incessante de cinq ou six ans et une polémique dont une partie a été écrite sur papier timbré, à faire couvrir les waggons de troisième classe sur le chemin ferré du Havre ; c'est-à-dire à faire abaisser de quelques degrés la punition infligée aux gens atteints du crime de ne pouvoir donner que dix francs aux propriétaires de ce chemin, c'est-à-dire aux coupables du crime de non-monnaie. Si j'ai réussi dans trois ou quatre circon-

stances, il est d'autres points sur lesquels j'ai complétement échoué jusqu'ici. Entre autres, je plaide depuis dix ans, sans succès, les deux questions que voici :

1° « La propriété littéraire est une propriété. »

2° « Le marchand qui vole l'acheteur est juste aussi coupable que le serait l'acheteur qui volerait le marchand ; le marchand qui vole est un voleur ; l'homme qui empoisonne est un empoisonneur ; la qualité d'épicier ne change pas la condition à cet égard. »

J'ai signalé autrefois quelques pas que font ces deux questions ; mais nous ne sommes pas encore au but. Je ne me découragerai pas, et j'ai acheté hier à cet effet une petite colline de papier blanc, des plumes et de l'encre, munitions de guerre toutes prêtes. Ma plume est chargée.

Prenons une date quelconque, l'année dernière, du 15 mars au 6 avril, par exemple. Il n'y a eu dans Paris que sept vols faits par des voleurs de profession, je parle des vols connus ; pour les autres, on sait le proverbe : péché caché est à moitié pardonné. Les Italiens, plus indulgents, disent qu'il l'est tout à fait.

Par vols, j'entends parler de l'acte d'arrêter les gens, le soir, avec les paroles sacramentelles plus ou

moins modifiées : — La bourse ou la vie ; — de celui de s'introduire dans une maison et d'en dépouiller les maîtres, ou encore de vider les poches d'un flâneur dans la rue.

Eh bien, dans le même espace de temps, il a été commis par divers marchands de diverses denrées soixante vols, connus, poursuivis et plus ou moins punis ; je parle également des vols découverts.

Il s'ensuit donc que ce n'est pas la nuit, en rentrant tard, que le bourgeois risque d'être dévalisé dans la capitale de la France, mais en plein jour, dans les boutiques de ses voisins.

La forêt de Bondy n'a été, pendant ce temps, le théâtre d'aucun crime : il n'y a pas une rue de Paris dont on en puisse dire autant.

Depuis quelque temps, il est vrai, on a un peu élevé les peines infligées à ces brigands ; mais, néanmoins, on n'obtiendra quelques résultats que lorsqu'on aura fait disparaître de la langue judiciaire ces euphémismes : « *vente à faux poids, tromperie sur la qualité ou la quantité de la marchandise vendue, falsification, sophistication*, » etc. ; lorsqu'on aura dit : Le marchand qui vole est un voleur.

Les Turcs ont un moyen assez expéditif, et qui doit produire quelque effet. Quand un marchand a

vendu à faux poids, c'est-à-dire a trompé, a volé l'acheteur sur la quantité ou sur la qualité, le cadi, en passant dans la rue, fait signe à un homme qui le suit et qui porte attaché à sa ceinture un petit sac de clous et un petit marteau; on ferme la boutique du marchand, et on le cloue par une oreille sur la devanture de l'antre qu'il habite.

Je n'exige pas qu'on emploie ce procédé, qui n'est « pas dans nos mœurs, » comme on dit; mais je voudrais bien qu'il ne fût pas dans nos mœurs de nous laisser voler sans nous défendre.

Si la caverne où s'est commis un vol de cette nature était fermée par l'autorité pour un, deux, huit ou quinze jours, selon le cas, le coupable soigneusement mis en prison, et un écriteau appendu sur la boutique, où on lirait : « Boutique fermée pour cause de vol jusqu'à telle époque, » j'ose espérer qu'il sortirait de là quelques résultats utiles.

Il faut toujours en revenir à ceci : j'entre dans une boutique, supposons que ce soit celle du sieur F......, charbonnier, rue du Fouarre, par exemple, lequel a subi une condamnation le 15 mars l'année dernière. Si je prends à F....... sa marchandise sans le payer, ou si F........ me prend mon argent sans me donner de marchandise, il semble que le cas est absolument le même, et que, consé-

quemment, la punition doit être identique. Nullement. Si je prends la marchandise de F......., je suis un voleur ; j'aurai à subir un emprisonnement plus ou moins long. Si j'ai opéré la nuit, et en brisant un carreau, je peux très-bien être conduit à Brest, ou, comme on disait autrefois, aux galères. — La chose est certaine. Si j'ai sciemment donné à F....... une pièce fausse, si F....... me prend mon argent en échange d'une marchandise qu'il ne me livre pas, ou s'il me livre de fausses marchandises, F....... aura *vendu à faux poids,* on aura *trompé sur la qualité de la marchandise vendue*, et F....... en sera quitte pour une amende de vingt francs. En cas de récidive, il n'est pas impossible qu'il aille passer quelques jours en prison.

O voleurs de l'ancienne école ! vous seriez bien bons et bien naïfs de continuer l'exercice de votre profession d'après les errements traditionnels qui vous exposent à des peines beaucoup plus graves, lesquelles, d'ailleurs, nuisent notoirement à votre considération. Votre état, d'ailleurs, vous occasionne toutes sortes de fatigues ; il faut courir les rues pendant la nuit, souvent par la pluie, par la gelée ; de plus, vous rencontrez quelquefois une pratique qui se fâche et qui vous distribue des horions et des coups de canne. Si vous êtes pris en flagrant délit, la po-

lice ou la gendarmerie vous arrête brutalement, vous bouscule sans ménagement.

Tandis qu'en vous faisant marchands de quelque chose, vous travaillez à couvert ; le mauvais temps n'a rien qui vous nuise ; vous regardez tomber la pluie du fond de votre boutique ou de votre comptoir, ou, assis sur le velours d'Utrecht, vous jasez gaiement avec vos victimes. Loin de se rebiffer brutalement, ceux que vous dépouillez vous saluent en entrant, s'informent de l'état de votre santé, causent avec vous familièrement, pendant que vous pratiquez l'opération de l'extraction de la monnaie de leur poche. Puis, le tour fait, ils vous disent adieu avec un sourire amical. Le tout s'exécute au soleil, en plein jour. La nuit, vous dormez dans un bon lit. Aussi vous êtes gras, frais et rose.

Vous êtes convenablement vêtu ; chez vous vous avez une casquette de loutre, dehors une longue redingote et un chapeau de soie : vous vous pavanez, vous faites le beau, vous êtes *considéré* dans votre quartier, vous avez votre nom et votre adresse dans l'*Almanach du commerce*, tandis que, sous l'ancienne méthode, vous cachiez votre nom sous des pseudonymes ridicules et malséants, et bien vite usés ; d'après la nouvelle, vous inscrivez votre vrai nom en lettres d'or hautes d'un pied au-dessus

de votre caverne; ladite caverne est parquetée, peinte et dorée si vous voulez.

Si vous avez commis quelque maladresse, si la justice croit devoir intervenir et se mêler de vos petites affaires, on n'envoie plus après vous des gendarmes qui vous traquent comme une bête fauve, qui vous surprennent la nuit, vous mettent les menottes, et vous conduisent à travers les rues au dépôt de la préfecture. Ce n'est plus cela du tout, la justice vous écrit et vous *invite* à venir causer un peu avec elle; elle vous donne un rendez-vous chez elle; vous pouvez y aller en fiacre si ça vous fait plaisir; la justice vous fait asseoir et vous engage à vous expliquer. Si vos explications, par hasard, ne la satisfont pas, elle ne vous dira pas de ces gros mots réservés aux naïfs qui travaillent d'après les vieux principes, elle ne vous appellera pas voleurs. Si vous avez en outre un peu empoisonné vos pratiques, la justice réserve le mot injurieux d'empoisonneur pour ceux qui empoisonnent bêtement autrui pour rien; mais vous, qui faites payer d'avance ceux que vous empoisonnez, c'est une autre affaire; elle ne vous adresse que des synonymes édulcorés, elle vous appellera vendeurs à faux poids et sophistiqueurs. Ce dernier mot a surtout un grand avantage, c'est que le gros de vos pratiques ne le comprend pas. Si vous

avez la parole facile, il ne vous sera pas impossible de faire croire que votre condamnation a une cause politique : et vous continuerez encore à travailler d'après les vieux us. Pourquoi alors ne pas vous habiller de brun avec des ceintures rouges garnies de pistolets et de poignards, à l'instar des brigands du mélodrame, qui ont conservé la tradition dans toute sa pureté? mais vous ressemblez au *coucou obstiné* qui fait encore le trajet de Paris à Versailles, concurremment avec le chemin de fer, ou plutôt aux voyageurs timides et opiniâtres qui s'encaquent dans ledit coucou. Cela n'est pardonnable qu'à ceux qui ne savent pas lire, et qui ne peuvent voir dans les journaux avec quelle mansuétude et quelle politesse exquise on traite ceux de vos confrères qui travaillent d'après les méthodes nouvelles et perfectionnées.

Mais... la routine !

Outre les avantages incontestables que je viens d'énumérer, il en est d'autres encore dont il est juste de tenir compte.

Autrefois, pour être voleur, il fallait un long surnumérariat, une sorte de stage ; il fallait se livrer à un travail assidu, à des exercices constants ; il fallait, en un mot, avoir du talent. Glisser les mains dans les poches d'autrui, et opérer le vide dans les-

dites poches sans qu'il sentît le moindre contact, ça ne s'apprenait pas en un jour ; on sait l'école du mannequin couvert de sonnettes qu'il fallait, dans la bande de Cartouche, déshabiller sans faire tinter une seule des clochettes, avant de pouvoir commencer à être un membre actif de la société; il fallait savoir se déguiser, contrefaire sa voix, changer son visage et sa tournure, inventer, imaginer de nouveaux expédients tous les jours; il fallait ne pas être ignorants en escrimes appelées savate et canne; il fallait être agile, souple, grimper sur les toits, sauter d'un second étage, franchir les murailles, défier à la course la gendarmerie à pied et à cheval.

Tandis que dans la voie de progrès où nous sommes, on peut tranquillement prendre du ventre et être gauche et maladroit tant qu'on veut. Les procédés ne demandent ni imagination dans l'invention, ni agilité et prestesse dans l'exécution.

Voyez plutôt.

Au lieu d'aller attendre la nuit un passant suspect de monnaie, c'est le passant qui vient vous trouver, et il ne vient que quand il a de l'argent dans sa poche, ce qui évite le désappointement trop fréquent autrefois d'assommer un pauvre diable, qui ne se rendait pas sans se défendre, et de trouver ses poches vides.

Vous pouvez garder vos mains dans vos poches, vous n'avez pas besoin de les glisser dans les siennes; il s'agit de prononcer quelques paroles. Vous lui donnez une livre trois quarts de sucre, et vous lui dites qu'il y en a deux livres.

Ou bien, comme D....., grainetier de Montmartre (jugement du 15 mars), vous attachez un morceaux de plomb au fléau de votre balance, du côté de la marchandise, bien entendu;

Ou vous clouez un décime sous le plateau de ladite balance, toujours du côté de la marchandise;

Ou, comme le boucher F......., de Neuilly (jugement du 15 mars), vous y attachez un morceau de viande de 5 grammes;

Ou, comme le marchand de charbon P... . (jugement du 16 mars), vous ôtez 833 grammes de charbon de terre sur 6 kilogrammes, dont vous recevez le prix;

Ou, comme le fruitier M...... (jugement du 16 mars), — ou le boulanger T....... (jugement du 17 mars), vous avez des poids un peu légers;

Ou, comme le marchand de vins C....... (jugement du 30 mars), vous mêlez de l'eau dans votre vin, et vous débitez l'eau de la Seine au litre et à la bouteille;

Ou, comme le traiteur S.. ., vous mêlez des sub-

stances hétérogènes à vos liquides, et vous vendez du faux vin (jugement du 20 mars);

Ou, comme le boulanger C........, vous faites des pains de quatre livres pesant 50 grammes de moins (jugement du 19 mars);

Ou, comme l'épicier O..... (jugement du 6 avril), vous écrivez le mot litre sur une mesure qui aurait plus de droits à être appelée demi-litre par des gens scrupuleux, etc.

Vous voyez que c'est simple comme bonjour, qu'un enfant en bas âge y réussirait aussi bien qu'un homme mûr; que cela ne demande ni apprentissage, ni études, ni talents; que c'est à la portée de tout le monde, de toutes les intelligences, de toutes les capacités.

Et, ceci exécuté, c'est le *sujet* qui, lui-même, avec un sourire aimable, glisse ses propres doigts dans sa propre poche et en extrait sa propre monnaie, qu'il dépose volontairement sur votre bureau de recette ou comptoir. Si vous lui dites merci, vous passez pour un homme poli, affable et de bonnes manières.

Ici s'arrête mon allocution aux voleurs arriérés, rétrogrades, rococos, esclaves de la routine et des préjugés. Je dis aux marchands honnêtes et à la justice : Il est de l'intérêt de tous de prendre des mesures de plus en plus énergiques.

Il faut en arriver au bon sens et dire : le marchand qui vole est un voleur, et renoncer aux synonymes. Quelle est, en effet, la différence entre l'homme qui fourre sa main dans votre poche et vous vole une pièce de vingt sous, et le marchand qui, vous donnant pour trente sous de marchandise, vous fait payer cinquante sous? — C'est un égal vol de vingt sous dans les deux cas. La seule différence est que le premier cas offre plus de difficultés et entraîne plus de dangers pour l'opérateur, et, conséquemment, est moins fréquent que le second.



Le prix de beaucoup de choses paraît avoir singulièrement augmenté à Paris depuis quelque temps. Le pain coûte plus cher, et le *plaisir* (je ne parle pas des oublies), qui avait subi une si forte dépréciation, paraît être revenu en hausse.

On se rappelle peut-être qu'il y a un an ou deux une société s'était formée pour vendre de la joie au rabais et du plaisir à prix réduits. Ladite société, moyennant quinze francs, vous faisait passer un mois dans les plaisirs de la première qualité. Elle évaluait la plus grande félicité humaine à un prix moyen de trente-trois francs par jour ; et c'est cette

félicité, avec tous ses détails, que ladite société offrait en ces termes : — Mille francs de plaisir pour quinze francs !

On se demandait : Quels sont ces plaisirs? sont-ce des plaisirs d'occasion, des plaisirs frelatés, sophistiqués, à faux poids, — des plaisirs rapiécés, ressemelés, — des plaisirs mauvais teint, des plaisirs avariés, des plaisirs ennuyeux, — des plaisirs mal cousus ?

Non, les entrepreneurs vous affirmaient que les plaisirs qu'ils vous donnaient pour quinze francs étaient les mêmes que vous auriez payés mille francs partout, — les mêmes de mille francs.

Il parait qu'il y avait alors sur la place de Paris encombrement de plaisirs, — que la production dépassait la consommation. On pensait que Paris, la ville capitale du plaisir, voulait liquider ses affaires et cesser son commerce.

alphonse Karr

